
422
7

Georgina Kenyon,

The Gelli.



COLLECTION

DES

MORALISTES MODERNES.

Se vend

Chez l'Auteur, rue Guénégaud, n°. 20.

BASTIEN, rue Sainte-Hyacinthe.

LAMY, libraire, quai des Augustins.

BELIN, libraire, rue Saint-Jacques.

GUILLOT, libraire de MONSIEUR, rue Saint-Jacques, vis-à-vis vis la rue des Mathurins.

PICHARD, libraire, quai et près des Théatins.

L'AMI DES VIEILLARDS,

PRÉSENTÉ AU ROI,

Par M. l'abbé ROY, Censeur royal, membre de plusieurs académies.

Sur le front des vieillards lis tes devoirs écrits.

PREMIÈRE PARTIE.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR.

M. DCC. LXXXIV.

A MADAME LA DUCHESSE

DE LA VALLIERE.

MADAME,

VOTRE nom, à la tête de mon Ouvrage, le rendra plus intéressant, et contribuera infailliblement à son succès. Ce motif n'est pas celui de l'hommage sincère que j'ose aujourd'hui vous adresser. Il en est un autre

plus cher et plus conforme à la noblesse de l'ame ; c'est l'amour de la justice et de la vérité.

On sait la vénération particulière que vous méritez à tant de titres ; je ne dirai pas à ceux de la haute naissance et de l'esprit : en acceptant ma dédicace, votre modestie m'a imposé la loi de les omettre ; mais à ceux de la générosité, de la sensibilité, et de l'aménité éclairée de votre ame. Tels sont les solides avantages qui vous ont rendue le meilleur modèle de la plus brillante société.

C'est à ces titres capables d'en imposer même à l'envie, que j'ai dû vous choisir comme la plus parfaite héroïne de mon Ouvrage.

Daignez agréer ce foible témoignage du respect profond avec lequel

J'ai l'honneur d'être,

MADAME,

Votre très-humble, et
tres-obéissant serviteur,
ROY.

Es jeux publics, au théâtre, à la table,
Cède la place au vieillard et chénu;
Quand tu feras à fon âge venu,
Tu trouveras qui fera le femblable.

PIBRAC.

AVIS IMPORTANT.

Le même auteur vient d'entreprendre un ouvrage considérable, nécessaire à tous ceux qui s'occupent de l'éducation, intitulé, *Mentor universel*, dans lequel seront exposés les meilleurs principes et la meilleure méthode pour l'éducation. Tous les préceptes, toutes les instructions et toutes les connoissances propres à tous les états et dans tous les genres, depuis le premier âge, jusqu'à celui où les jeunes-gens, livrés à eux-mêmes, devenus membres de la société, peuvent se diriger seuls et

se perfectionner dans les sciences. Cet ouvrage intéressant commencera par des notions suffisantes sur la partie physique de l'éducation de l'enfance ; il embrassera ensuite la lecture, l'utilité et la nécessité des langues, la meilleure manière de les apprendre ; la grammaire, la religion, l'histoire des hommes, des nations, ancienne et moderne ; les belles-lettres, la philosophie, la géographie, la géométrie, l'anatomie, l'astronomie, la tactique, la marine, la jurisprudence, le commmerce, les arts méchaques, etc. en un mot, tout ce qui peut convenir à tous les su-

jets de tous les ordres et de toutes les classes. L'éducation de l'esprit marchera de concert avec celle du cœur. La plus grande variété, soit dans les sujets d'instruction, soit dans la manière de les présenter, formera l'un des principaux agrémens de cet ouvrage, dont il paroîtra un volume le premier de chaque mois.

CONDITIONS

DE LA SOUSCRIPTION.

Le prix de la souscription pour l'année entière, composée de douze volumes, format in-18, pareil à *l'Ami des Enfans*, bro-

chés, sera de 13 liv. 4 s. pour Paris, et de 16 liv. 4 s. pour la province, port franc.

On souscrit à Paris, chez l'auteur, M. l'abbé ROY, censeur royal, rue Guénégaud, n°. 20, au bureau du *Mentor universel*; et chez les principaux libraires du royaume.

AVERTISSEMENT.

Les académies, jalouses du bien public autant que des progrès de la littérature, sont dans l'usage de proposer annuellement de nouveaux sujets de prix à l'émulation des gens de lettres. Le choix des matières de concours justifie pleinement l'opinion avantageuse qu'on doit avoir de l'établissement de ces compagnies littéraires.

L'académie de Montauban avoit proposé, il y a quelques années, cette question importante : *combien le respect pour la vieillesse contribue au maintien des mœurs*

publiques! Comptant plus sur l'intérêt de la matière que sur mes foibles talens, je crus devoir m'en occuper. J'éprouvai le même desir qu'on ressent de se promener dans une belle campagne. La richesse et la beauté du sujet me séduisirent.

Il s'agissoit, selon l'usage, d'un discours d'une demi-heure de lecture; je le fis, j'osai le communiquer à quelques amis éclairés, à des maîtres distingués, dans l'impartialité desquels j'avois la plus grande confiance. Je le dirai, non par vanité, ils me conseillèrent de concourir: mais toujours plein de défiance, je me

jugeai moi-même avec toute la sévérité qui convient à un homme sans prétention. Je gardai mon ouvrage. Dans la suite, un prélat recommandable par ses lumières, et sur-tout par ses rares vertus, m'engagea de le rendre public.

La forme de discours devenoit hors de saison. J'ai préféré de distribuer mon travail par chapitres. On me reprochera peut-être d'avoir conservé le ton oratoire; j'aurois mieux fait sans doute d'en employer un autre plus convenable; mais il eût fallu refondre mon ouvrage entièrement, et j'avouerai que j'ai le malheur

de ne pouvoir prendre sur moi de travailler et retravailler souvent le même sujet.

On jugera sans doute aussi que plusieurs idées demandoient à être développées davantage ; je n'ai pas non plus prétendu approfondir la matière. Aurois-je entrepris un traité de la vieillesse ? Nous avons un chef-d'œuvre qui porte ce titre. Quel auteur pourroit se flatter de dire plus, et même aussi bien que l'orateur romain ?

Ce n'est pas une dissertation académique sur cette question : *combien le respect pour la vieillesse contribue au maintien des mœurs publi-*

ques ! Ce n'est qu'un choix de réflexions sur cette matière. Leur utilité remplira tout mon but. Oserois-je offrir mon foible ouvrage au public ? Je le supplie de ne faire attention qu'à la saine morale qu'il contient, et aux principes de conduite qui doivent en consacrer l'importance pour la jeunesse.

Je sais d'avance qu'on ne manquera pas de distinguer la manière de dire, de la chose elle-même. D'un côté, je sollicite l'indulgence de mes lecteurs ; de l'autre, je me flatte de leur suffrage, et cette assurance m'enhardit. J'ai travaillé seulement comme un

bon citoyen. Les gens de l'art diront qu'on auroit pu mieux faire. Je répondrai : ne me jugez pas avec autant de rigueur ; je n'écris point pour être admiré, mais pour être entendu ; je n'entre avec vous dans la lice, ni pour y rompre des lances honorables, ni pour y disputer de mérite, mais pour y faire preuve de zèle.

L'hommage que je rends à la vieillesse, et aux mœurs publiques dont le maintien dépend du respect pour cet âge, est d'autant plus pur, que le desir seul d'intéresser tous les cœurs m'anime. Mon émulation naît du sujet lui-même.

Un auteur célèbre a dit, en parlant de son livre *des Mœurs* (1): » J'ai répandu dans cet ouvrage » plus de sentiment que d'esprit; » premièrement, parce que l'un » m'étoit plus facile que l'autre. « Je dois dire la même chose, à plus forte raison, en parlant de mon travail : mon ouvrage est, comme *les Mœurs*, un objet de sentiment.» Que ne suis-je aussi, » continue-t-il, le maître de faire » aimer la vertu! elle n'auroit pas » un seul ennemi sur la terre. «

---

(1) Il est fâcheux que ce livre, excellent à bien des égards, ne respire pas par-tout les bons principes.

Voilà mes vœux au sujet de la vieillesse ; j'ajoute qu'elle n'auroit dans ce monde que des admirateurs.

Il finit ainsi son avertissement : » Si quelqu'un venoit à » me dire : vous avez fait un bon » livre , j'en serois flatté sans » doute ; mais je le serois bien » davantage, s'il ajoutoit : vous » m'avez inspiré des mœurs. « Puissé-je entendre répéter de bouche en bouche , parmi les jeunes-gens , *l'Ami des Vieillards* m'a inspiré pour eux la plus profonde vénération ! je serois satisfait , parce qu'ils auroient alors des mœurs. Combien cet aveu

me seroit cher ! Il me tiendroit lieu de la plus solide récompense.

Quant au titre, j'ai imaginé celui de *l'Ami des Vieillards*. J'aurois pu également intituler mon ouvrage, *l'Ami des Jeunes-Gens*. Quelle marque d'amitié plus distinguée, que celle de leur indiquer le véritable ami auquel ils doivent avoir recours dans toutes les circonstances de leur vie ? J'ai préféré le premier titre. Les jeunes-gens ne trouvent-ils pas assez d'amis dans la société ? J'avoue que dans le choix ils sont souvent trompés ; mais au moins est-il vrai qu'ils en rencontrent à la confiance desquels

ils peuvent quelquefois se livrer. La jeunesse! tout le monde s'intéresse à son bonheur, à ses plaisirs; tout le monde l'accueille et lui fait fête : mais le vieillard, on l'abandonne; il seroit absolument isolé, sans le zèle qui le pousse dans la société, en dépit du mépris auquel il est en butte. Il convenoit donc de soutenir sa cause, d'exposer son mérite au grand jour, afin de dissiper l'erreur du monde, et de fixer l'opinion avantageuse que chacun doit avoir de cet être utile et vénérable. Il falloit que quelqu'un osât se dire son ami au milieu de la foule presque innom-

brable de ses ennemis. J'ai osé m'arroger ce titre. Si je n'ai pas la gloire d'en avoir rempli tous les devoirs aussi dignement qu'un autre auroit pu le faire, je puis au moins défier mes rivaux, quant au zèle. Le meilleur ami n'est pas celui qui fait le plus, mais celui qui voudroit faire davantage. La générosité impuissante du pauvre, ne l'emporte-t-elle pas souvent sur les largesses du riche ?

O mon maître ! ô mon père ! ô vieillard qui méritez mes hommages les plus respectueux ! pardonnez à ma témérité ; je me dis votre ami, je devrois plutôt

vous supplier d'être le mien. Oui, vous êtes mon ami par l'intérêt que vous prenez à mon bonheur, et je suis le vôtre par reconnoissance. Votre amitié est celle d'un père, et la mienne sera toujours celle d'un fils. Jeune-homme, qui allez me lire, pensez ainsi; c'est à ce prix qu'il vous sera permis de prendre comme moi le glorieux titre d'*Ami des Vieillards*, et que vous mériterez aussi de les avoir pour amis.

N.B. Tous les exemplaires de l'*Ami des Vieillards* seront signés de l'auteur.

L'AMI

L'AMI DES VIEILLARDS.

CHAPITRE PREMIER.

Le respect pour la vieillesse eſt fondé sur la nature et sur la raison. Innocence des premiers temps ; reſpect qu'on témoignoit alors aux plus âgés. Vieillesse, pères et mères peu respectés à la ville. Spectacle des mœurs villageoises, consolant pour les vieillards. Eloge de la nature.

C'EST une loi invariable de la nature et de la raison, que celui-là mérite le plus d'égards, qui a le plus vécu ; parce qu'ayant plus vu, plus éprouvé, il est plus

capable de tout régler et de tout arranger, selon les divers événemens de la vie.

Sorti du chaos informe, le monde, en commençant d'exister, fut assujetti à cette loi sacrée, écrite au dedans de nous par le Créateur, en caractères ineffaçables : la société, aussi ancienne que le monde, l'adopta ; ce joug lui parut d'autant plus propre à ses progrès, qu'il l'étoit davantage à la conservation des mœurs.

C'étoit dans ces temps fortunés, où régnoit la candeur, où les cœurs asservis aux douces impressions du bien, ne faisoient

qu'un seul et même cœur ; où l'amitié qui les réunissoit tous, n'étoit distinguée que par des témoignages plus ou moins respectueux, selon les divers degrés de leur âge ; où la vertu, la sagesse et la paix, faisoient le plus bel apanage de l'un et de l'autre sexe : c'étoit alors que les mœurs étoient pures ; on respectoit ses pères ; on honoroit ces hommes chargés d'années, les représentans de la raison ; ils faisoient le charme et la consolation de tous : c'étoit dans ces temps consacrés à l'innocence et à la pureté, qu'il étoit doux et délectable de jouir du beau spec-

tacle de l'union entre les hommes, union d'attachement sincère entre les égaux, et toujours de respects pour ceux à qui l'âge avoit mérité la supériorité. Un commerce mutuel, fruit heureux de leurs besoins réciproques, les enchaînoit les uns aux autres; besoins de secours, besoins de leçons et de conseils qu'ils trouvoient dans le vieillard: c'étoit dans son sein qu'ils alloient déposer leurs peines; c'étoit de lui qu'ils en attendoient le soulagement. S'il leur arrivoit quelque heureux événement, c'étoit encore au vieillard qu'ils alloient le raconter; ils apprenoient en

même temps de lui la modération nécessaire dans la prospérité.

Cette même vertu, dit un auteur très-éclairé, qui a toujours conservé la religion de ses ancêtres, dans un pays où des promesses si flatteuses pour l'ambition auroient pu le porter à l'abandonner; (1) cette vertu

(1) Pope, *Essai sur l'Homme.*

M. de Ramsay, dans une lettre à M. Racine, qui s'étoit soulevé contre l'Essai sur l'homme, parle ainsi de Pope : » On m'assure qu'une princesse, admiratrice de ses ouvrages, voulut, dans le temps qu'elle gouvernoit l'Angleterre, engager ce poète, non pas à abandonner la reli-

que révéroient dans un père ses enfans dociles, avoit rendu le prince le père du peuple. Chaque patriarche couronné des mains de la nature étoit le roi, (1) le

---

gion de ses pères, mais à dissimuler; elle vouloit lui procurer des places considérables, en lui promettant qu'il seroit dispensé des sermens accoutumés. Il refusa ces propositions avec une fermeté inébranlable. « Un pareil sacrifice, conclut M. de Ramsay, n'est pas celui d'un incrédule, ni d'un déiste.

Les parens de Pope, malgré les vexations du roi Guillaume, gendre de Jacques II, étoient morts glorieusement dans la profession de la religion catholique romaine.

(1) M. l'abbé Fleury, *Mœurs des*

prêtre, le père de son empire naissant ; ses sujets se reposoient sur lui, comme sur une seconde providence ; ses regards étoient leur loi ; sa langue, leur oracle . . . : enfin, décrépit, malade, mourant, celui qui étoit révéré comme un dieu, étoit pleuré par les siens comme un foible mortel. C'est ainsi que, remontant de père en père, ils parvenoient jusqu'au premier père, au grand auteur

---

Israélites, en parlant des patriaches, a imité cette sublime peinture :

Leur famille étoit, dit-il, un petit état dont le père étoit comme le roi.

de la nature, et qu'ils adoroient Dieu..... L'homme, ainsi que l'Éternel, trouvoit que tout étoit bien ; il marchoit à la vertu sur les traces du plaisir ; il voyoit toujours Dieu sous l'image d'un père ; il ne savoit qu'adorer et aimer.

C'étoit dans ce beau règne de la nature, que chacun aimoit à en observer l'une des premières lois et des plus sacrées, celle d'honorer le vieillard : mais, où la retrouver maintenant, cette nature si belle et si sage ? Seroit-ce dans nos villes où l'art, idole de tout le monde, a pénétré jusques dans tous les cœurs ; où

tout est factice, j'oserois dire le sentiment, s'il pouvoit l'être; où tout est déguisement et fourberie; où les bienséances, la politesse et la douceur, qui devroient être dans le cœur avant de se produire au dehors, ne sont que de vaines cérémonies, amorces séduisantes avec lesquelles on se joue de la crédulité d'autrui?

Voyez ce jeune-homme de la ville, il a toute sa raison; ses lumières mêmes sont au dessus du commun; il peut passer pour savant; et par ses connoissances qui se développent, se multiplient et se perfectionnent tous

les jours de plus en plus, il promet, il annonce déja des merveilles : mais il le sait, et n'oublie rien pour s'en faire accroire dans l'esprit des autres. Un philosophe qui avoit beaucoup lu et beaucoup retenu, disoit qu'à force d'apprendre, il n'avoit pu parvenir qu'à savoir qu'il ne savoit rien : chaque matière qu'il étudioit, chaque homme qu'il consultoit, tout ce qu'il entendoit dans la société, dans les conversations, même de ceux qu'on croyoit savoir le moins, lui retraçoit son ignorance ; à tout moment il se voyoit obligé de convenir de sa foiblesse. La peti-

tesse de ses vues, les bornes étroites de son intelligence augmentoient d'autant plus le prix qu'il attachoit aux lumières d'autrui, sur-tout de ceux qui, par leur âge, devoient avoir acquis plus d'expérience que lui. Voyez au contraire votre jeune-homme de la ville ; plus il est instruit, plus il se croit au dessus des autres : comme il fait l'important ! comme il paroît se suffire à lui-même ! Son père ouvre à peine la bouche, qu'il ose la lui fermer sur le champ, croyant avoir toujours quelque chose de mieux à dire ; un vieillard prend la parole ; ni l'un ni l'autre ne sont pas plus

respectés ; ce dernier sur-tout, au lieu d'exciter son admiration, ne fait que lui apprêter à rire.

Ce n'est plus son père qu'il aime ; ce père qui a été lui-même son précepteur et son gouverneur ; ce père qui n'a été avare de plaisir pour soi-même, que pour lui en ménager un jour davantage ; ce père économe de son bien, jusqu'aux plus dures privations : ce n'est plus sa mère qu'il chérit, cette mère si tendre qui l'a tant de fois pressé contre son sein, qui l'a nourri de sa propre substance, qui l'a comblé si souvent de baisers, d'attentions même minutieuses, et de soins

assidus ;

assidus ; cette mère si sensible, à qui le moindre dérangement de la santé de ce fils chéri causoit tant d'alarmes ; craintive au moindre gémissement qu'il poussoit, qui n'étoit occupée que de lui pendant le jour, qui lui sacrifioit le repos de la nuit, pour s'en occuper encore et songer aux soins du lendemain : hélas ! ce n'est plus elle qu'il adore avec reconnoissance ; des mercenaires se sont emparé de son cœur ; il les a aimées jusqu'à la folie, jusqu'au déréglement ; le malheureux ! il les aimeroit peut-être encore, s'il n'avoit appris d'elles si parfaitement l'art

de feindre et d'affecter des sentimens qu'il n'a plus pour personne ; il est blasé sur tous ses devoirs , sur les mouvemens les plus naturels et les plus légitimes ; indépendant de tout ce qui l'environnne, il ne se voit jamais plus mal placé qu'au sein d'une famille vénérable à laquelle il doit tout , et s'efforce de dire qu'il ne doit rien ; on diroit qu'il a lui-même été l'artisan de son bien-être, et qu'il est le seul respectable au milieu de ceux qui le sont le plus. Voyez-le lever la tête , et regarder arrogamment ce vieillard qui ose lui reprocher son indocilité ; il ne se corrigera

pas ; vous allez le voir bientôt demander compte de sa fortune à son père, la dissiper ensuite : et puissiez-vous être témoin du retour sincère de ce prodigue, de cet ingrat, qui faisoit autrefois si peu de cas des conseils de la vieillesse, trop indulgente encore envers lui pour le dédaigner, et ne pas le recevoir avec toute l'expression de la tendresse et de la joie la plus sincère !

Mais je vous invite à un spectacle bien consolant pour la vieillesse : ô vous, à qui cet âge pourroit paroître un fardeau ! ô vous, qui gémissez avec moi de si bonne-foi ; vous, ames hon-

nêtes et délicates, qui pleurez sur l'injustice des jeunes-gens envers les vieillards, venez à la campagne; entrez dans cette cabane, voyez-y les enfans d'une même famille rangés à une même table, les père et mère à la place d'honneur, imposer à tous le silence du respect; dispenser à ceux-ci la portion dont ils ont besoin, et ceux-là commander sagement à leur appétit, plutôt que de s'attribuer un morceau qu'ils n'auroient pas reçu de la main de leur père. Une fête rassemble-t-elle les habitans du village, jamais vous ne verrez la jeunesse sans être précédée des vieillards,

qui feront seuls les honneurs : pénétrez au milieu des jeux champêtres, toujours le vieillard exercera le commandement ; à sa voix qui a mis tout le monde en train, tout finira dans l'instant, s'il le veut, et chacun se retirera sans murmurer. O qu'ils connoissent bien les droits de la nature, ces gens, que l'habitant de la ville méprise si injustement !

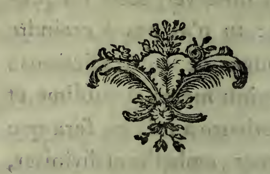
O nature ! ô toi dont la sagesse invariable est digne de toute notre vénération, qu'il est doux de vivre sous tes lois, lorsque le crime ne les a pas changées en passions folles et vicieuses ! et qu'il seroit aisé de les suivre, s'il

n'en coûtoit pas si peu à des cœurs une fois corrompus de les abandonner !

C'est toi qui dévoilant à l'homme ses premiers devoirs, l'invitas la première à la subordination ; c'est de toi qu'il apprit à respecter ses pères, à honorer le vieillard qui prit soin de son enfance : c'est en suivant tes principes, qu'il obtient le surnom glorieux de philosophe ou de sage : fais-lui donc aimer la vérité que je développe aujourd'hui, l'importance et la nécessité du respect pour la vieillesse ; que le vieillard trouve en lui, sinon un fils tendre et soumis, au

moins un ami. Maitresse absolue de l'homme, ne permets pas qu'il s'écarte de la loi sacrée du respect pour la vieillesse : dis-lui que son bonheur ou son malheur dépend de son exactitude à observer cette loi précieuse : tu n'as pas à craindre d'éprouver de contradictions ; la religion même si sublime et si supérieure à toi, ne fera que confirmer, embellir et diviniser, pour ainsi dire, cette inspiration ; elle y mettra le sceau de son autorité ; elle l'adoptera ; de concert avec toi, elle s'empressera, s'efforcera de l'inculquer profondément dans tous les

cœurs : tes conquêtes seront les siennes ; tes sujets lui appartiendront. Puissiez-vous régner ainsi de concert sur tout l'univers !



CHAPITRE II.

Que l'orgueil est la source du mépris pour la vieillesse. Chûte de l'homme, suite de l'orgueil.

C'EST l'orgueil qui, comme un vent brûlant, dessèche notre cœur, et le rend froid pour tout ce qui devroit l'intéresser; c'est l'orgueil qui corrompt nos meilleurs principes, et détruit en nous les habitudes du bien.

Si nous voulions toujours écouter la raison, loin de nous élever jamais au dessus de qui que ce soit, nous nous garderions bien au contraire d'oublier

la loi de subordination, sans laquelle tous les hommes seroient désunis ; notre propre dépendance nous deviendroit plus supportable, nous l'aimerions même ; elle seroit notre sauve-garde dans toutes les occasions si fréquentes où il est si dangereux de se trop fier à soi-même.

L'homme est le roi de tous les êtres créés ; mais le vieillard est le roi des hommes ; c'est sur lui que le grand Auteur de la nature s'est reposé, quant à la conduite des hommes en général. Il existe donc une subordination naturelle de nous à lui : la méconnoître, seroit un aveuglement

impossible dans un être raisonnable ; s'y refuser, seroit orgueil. L'histoire de ce vice est la plus étendue ; malheureusement, elle tient à celle de tous les hommes.

A peine l'esprit empoisonné de l'orgueil eut-il soufflé sur la terre, le fils méconnut aussitôt son père, dont l'autorité lui étoit à charge ; le vieillard, importun prédicateur du devoir, fut détesté ; on aima trop sa liberté ; on se joua de ses maîtres, et de toute espèce de joug ; on crut pouvoir se suffire à soi-même : ainsi le germe des passions se développa ; une révolution uni-

verselle se fit ressentir dans tous les cœurs ; telle une tempête furieuse, qui bouleverse et la terre et les mers : tout étoit changé ; étranger l'un à l'autre, quoique dans sa propre patrie, chacun eut peine à se reconnoître ; mais bientôt après l'ivresse d'un calme mensonger, l'homme ne put se dissimuler à lui-même que l'indépendance, source prétendue des vrais plaisirs, en avoit été le plus terrible fléau ; de l'état de sérénité où l'ame s'étoit trouvée auparavant, elle passa presque subitement à celui des tourmens, du regret et des remords.

Chûte déplorable et honteuse! Falloit-il,

Falloit-il, ô nature! ô société! que des êtres qui ne subsistent que par vous, qui ne doivent agir et vivre qu'en vous, osassent porter atteinte à vos lois? falloit-il que ce vieillard, aux soins duquel vous les aviez sagement confiés, devînt à leurs yeux un vase d'ignominie? falloit-il qu'abandonnés à lui, ils ne rougîssent pas de l'abandonner eux-mêmes, pour se livrer toutentiers à leurs déréglemens! Ah! s'ils ouvroient les yeux à la lumière, s'ils déposoient leurs erreurs, de combien de maux ils se verroient environnés! Victimes d'un fol orgueil, qu'ils au-

roient regret à leur première docilité ! Trop heureux, si de leur propre malheur, ils pouvoient faire un utile apprentissage !



CHAPITRE III.

Que le mépris pour la vieillesse est la source des plus grands maux : douleur du vieillard qui voit le désordre universel ; sa consolation tirée de sa vertu.

Ne craignons pas de le dire ; le mépris pour la vieillesse ne produira jamais que des maux : ôtez le respect pour la vieillesse, vous détruisez l'autorité paternelle ; les mœurs des enfans se corrompent ; ceux-ci qui deviennent péres, transmettent, par la voie de l'exemple, sinon par celle des conseils, la même cor-

ruption à leurs descendans ; en peu de temps, l'état entier est dépravé : triste et fugitive alors, la vérité fait place à l'erreur ; la vertu est supplantée par le crime ; le crime, à la tête altière, franchit tout ; il rompt les barrières les plus sacrées ; son bras téméraire frappe tout, son empire est despotique ; l'homme se croit tout permis, parce qu'il est capable de tout oser : devenu le plus indépendant, il devient le plus criminel.

Dans cette abomination générale, dans ce déluge affreux de désordres qui couvre le monde, le vieillard demeure confondu,

abimé dans la douleur; il voit la tempête; il frémit à la vue de ses funestes effets : mais enveloppé de sa vertu comme d'un manteau impénétrable, il se console d'avoir échappé au naufrage, en se félicitant de n'avoir rien négligé pour en préserver les autres; l'idée du bien qu'il auroit pu opérer, si on l'eût écouté, l'occupe; il savoure à longs traits le plaisir délicieux d'avoir voulu instruire les uns et arrêter les autres; car si l'on pouvoit se réjouir du mal d'autrui, il y auroit en effet une sorte de joie à éprouver pour celui qui, ayant travaillé de toutes ses forces à l'empêcher, le ver-

roit arriver , non par sa faute , mais par celle de l'imprudent qui n'auroit pas voulu profiter de ses leçons.



CHAPITRE IV.

Eloge du vieillard.

O HOMME! qui que tu sois, gardes-toi de mépriser jamais le vieillard; peut-être le trésor d'une longue vie ne t'est-il point réservé. Ce petit nombre d'années qui s'envolent comme un songe, consacres-le à la reconnoissance, au respect, à l'amour obéissant et fidèle que tu dois au Créateur, à la nature, à la raison, dans cet être qui est ton père, ton maître, ton appui, ton conservateur après Dieu, ton guide, et le plus bel ornement

de ta jeunesse. Le connois-tu bien, ce vieillard, cet être privilégié, distingué, pour ainsi dire, de l'homme, l'oracle de tous les hommes, dont la société se plaît à recueillir les leçons salutaires? Tandis que ses passions se taisent, il n'existe que pour toi; le joug de ses sens étant secoué, sa raison domine en souveraine; il n'a de force que pour opérer le bien et t'y former toi-même, de lumières que pour éclairer tes pas; étranger à lui-même, rien pour lui-même, il est le citoyen de toutes les villes, l'habitant de tous les pays, l'ami et le compatriote de tous les hommes; à

ses propres devoirs, il voudroit ajouter ceux des autres ; en un mot, tout à tout le monde, que n'est-il aussi tout pour tout le monde !

Hommes légers et vains ! je vous entends déclamer hautement contre le vieillard; vous le trouvez ennuyeux, importun, sans cette variété de sentimens, de goûts, d'inclinations et d'idées, qui seule fait votre mérite. Eh ! quel mérite a donc un homme assez peu constant, assez peu semblable à lui-même, pour vouloir aujourd'hui ce qu'il ne voudra pas demain, approuver ou condamner, aimer ou haïr,

combattre l'erreur ou se déclarer pour la vérité ? Dans ce dédale tortueux de lui-même, comment reconnoître l'homme ? s'y reconnoîtroit-il ? Inconcevable pour les autres, trompeur ou trompé, comment ne se tromperoit-il pas, lorsqu'il ne peut que déguiser les objets, en suivant ses caprices ? comment ne tromperoit-il pas les autres, puisqu'il est lui-même le premier trompé ?

Le vieillard est l'intelligence, la constance, l'uniformité, la franchise ; véridique par habitude autant que par goût, il n'aime et ne dit jamais que le vrai.

De bonne foi, regarderions-

nous un tel homme avec l'œil de l'indifférence ? oserions-nous lui refuser des respects ? serions-nous aussi injustes, si l'on nous assuroit qu'un jour nous le remplacerions ; qu'un jour, usant avec zèle du profit de notre expérience, nous détournerions un fléau qui menaceroit un jeune Télémaque ; qu'un jour, nous conseillerions comme lui tout le bien que nous ne pourrions faire ; que nous le conduirions pas à pas dans le choix d'un état dont il ne connoît ni l'avantage ni le désavantage ; que nous lui apprendrions le grand art de se défier de soi-même, des autres,

et des événemens de la vie ; que pour l'arracher d'une manière plus efficace aux malheurs qui le menacent, nous lui exposerions le tableau frappant des vicissitudes qui causèrent la ruine des grands et des petits, des empires et des peuples ; que nous l'épouvanterions par le récit utile et révoltant des catastrophes humaines ; que Mentor instruit de tout, nous lui retracerions les effets pernicieux de l'amour, de la haine, de l'orgueil, de l'ambition, de la vengeance, et de toutes les passions qui tyrannisent le cœur ; qu'après avoir perdu son Mentor, il

trouveroit

trouveroit en nous un autre Termosiris, qui le consoleroit, et releveroit son courage abattu; que nouveau Nestor, nous jouirions par-tout de la considération publique, en dépit des Péléus et des Laertes; que nous oserions modestement reprendre un Ajax; que, sans rougir d'un amour-propre modéré, nous encouragerions les Patrocles et les lâches; que nous reconcilierions Agamemnon et Achille? C'est alors que nous ne pourrions nous dissimuler, qu'un vieillard est peut-être de tous les êtres le plus utile, parce qu'il sait les moyens de le deve-

nir, et pour soi-même, et pour les autres.

Ce n'est pas un foible talent que de savoir être vieux; peu de gens savent l'être, dit un auteur; mais je ne prétends ici faire l'éloge que de ceux qui possèdent le don précieux de cette science.



CHAPITRE V.

Que les défauts du vieillard peuvent être utiles à la jeunesse ; futilité de ceux que le poète Horace impute aux vieillards.

On ne cesse par-tout de se plaindre des défauts du vieillard, comme s'il étoit le seul qui en eût ; comme si ses défauts étoient moins insupportables que ceux de la jeunesse. Des défauts ! eh ! quel homme n'en a pas ? (1) C'est en avoir déja, que de remarquer

(1) Horace, après avoir tourné en ridicule un certain musicien à cause de

ceux des autres. Estimer dans soi-même, ou tolérer ceux qu'on ne peut souffrir dans autrui, c'est avoir le plus grand de tous, celui d'une erreur volontaire mêlée d'injustice. La vanité nous défigure notre véritable état, et l'amour-propre achève notre aveuglement. Nous n'avons plus d'yeux que pour considérer le peu de bonnes qualités qui nous

---

sa fatuité, s'adresse à lui-même le reproche suivant :

. . . . Quid ! tu,
Nullane habes vitia ? &c.

. . . . Quoi ! vous,
Etes-vous sans défauts ?

Lib. ij, Sat. 3, v. 19.

restent, et le meilleur microscope ne les grossiroit pas autant. Le sot croit toujours les autres plus sots que lui; et telle femme qui n'a rien pour elle, ne rougit pas de se donner la préférence sur telle autre, qui réunit tout en sa faveur: assurément elle fait très-bien; car on est loin de la lui donner. J'en ai vu plusieurs, à qui c'est faire grace que de ne les appeler que laides, oser se donner l'air de vous remercier d'un compliment flatteur, comme d'une justice rendue. L'homme n'est pas seulement aveugle sur ses défauts extérieurs, qui ne sont pas, à proprement parler,

des défauts ; mais bien davantage sur ses défauts de caractère : c'est en cela sur-tout que sa vanité et son amour-propre emploient le plus de déguisement, et qu'elles mettent plus d'art à épaissir le bandeau qui doit couvrir sa vue.

Nous conviendrons que le vieillard a des défauts. (1) Hé-

(1) Ces défauts sont détaillés, en partie, par le poète Horace dans ſon Art poétique :

Dilator, spe longus, iners, avidusque futuri,
Difficilis, querulus, laudator temporis acti
Se puero ; censor castigatorque minorum.

Regnier a traduit ainsi ces vers :

Dilayant, qui toujours a l'œil sur l'avenir,

las! jusqu'au bord du tombeau, l'homme est toujours homme; mais que ces taches sont légères en comparaison des grandes beautés de son ame! Tout en lui,

---

De léger il n'espère, et croit au souvenir:
Il parle de son temps, difficile et sévère,
Conjurant la jeunesse, use des droits de père;
Il corrige, il reprend, hargneux en cent façons,
Et veut que tous les mots soient autant de leçons.

Dans ma traduction en vers françois de l'Art poétique d'Horace, qui paroîtra incessamment, j'ai rendu le texte de la manière suivante:

Trop lent dans son espoir, sans art, temporiseur,
Tremblant pour l'avenir, grondeur et difficile,
Louant le temps passé, son état puérile,
Réprimandant souvent, censurant dans autrui,
Ceux qu'il voit à regret bien moins âgés que lui.

C'est au lecteur à juger.

jusqu'à ses défauts, concourroit, si nous voulions, à former nos mœurs. S'il est querelleur, en le respectant, on se feroit une habitude de la douceur ; s'il est infirme, murmurant sans cesse, en le respectant, on se familiarise de bonne heure avec les maux inséparables de l'humanité ; ils deviennent d'autant moins révoltans, qu'ils sont plus connus ; on les supporte plus aisément, parce qu'on les a prévus long-temps avant qu'ils arrivassent ; déja épurée dans le creuset du mal d'autrui, l'ame se fortifie, et devient capable de souffrir patiemment le sien propre.

Donnez le gouvernement des affaires à un vieillard, il n'aura jamais assez délibéré; mais c'est précisément le défaut de délibération qui perd la jeunesse, et fait avorter les meilleurs projets. Mettez en opposition la témérité d'Alexandre avec le retardement de Fabius; vous aurez, dans le premier cas, un mauvais exemple à fuir, et qui, si ce n'est par le plus grand de tous les hasards, ne peut jamais tourner à bien; dans l'autre cas, vous aurez un modèle de conduite à imiter, qui rarement pourroit tourner à mal. Il n'espère que foiblement; mais trop d'espoir approche de

la présomption ; moins on espère, plus on est encouragé à faire le bien ; au lieu que trop d'espérance jette dans le découragement ; les succès n'arrivent que trop lentement ; il est bon aussi d'en concevoir lentement des espérances. Il ne sait pas agir ; malheur à celui qui mériteroit ce reproche ! son anathême est déja porté : ce n'est pas de lui que j'entends parler.

Il loue sans cesse les temps passés : pourquoi donc ne les loueroit-il pas, s'il est vrai qu'ils furent moins pervers que le présent qui nous humilie tant ? Il tremble sans cesse sur l'avenir ; à

son exemple, nous reviendrons souvent à nous-mêmes, pour nous défier des événemens futurs, par la crainte des mêmes revers que nos pères ont essuyés. Il aime trop sa patrie; est-ce un crime? La gloire de la patrie est le patrimoine des citoyens; combattre pour elle, c'est combattre pour sa propre cause; le brave romain qui la défendoit, sauvoit en même temps et ses autels et ses foyers. Le citoyen est redevable à l'amour de sa patrie, de tous les biens dont il jouit en paix; quiconque est mauvais patriote, mérite tous les maux qui accablent les autres.

En respectant le vieillard, qui n'apprendra de sa bouche à se sacrifier généreusement pour la cause publique ? Plein de vénération pour les Codrus, les Décius, les Scipions, il ne tiendra pas à lui de nous transmettre le même feu qui les animoit, et dont il se sent pénétré lui-même.



CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Ce que c'est que la vieillesse.

QU'EST-CE que la vieillesse ? nous dira ce jeune fat enorgueilli, plein de lui-même, et méprisant tout ce qui n'est pas lui, pour mériter d'attirer ainsi tous les regards. Eh ! qu'est-ce que la jeunesse, pour oser disputer ce privilège à la vieillesse ? La jeunesse seroit-elle un juge compétent pour juger du mérite de ce tableau du dernier âge ? Accoutumée à n'estimer souvent les objets que d'après l'impression du premier coup-d'œil, l'erreur est

souvent le fruit de sa précipitation : elle n'a vu que la superficie du tableau ; mais la perfection qui lui a échappé n'est sensible qu'à ceux qui savent l'étudier par la réflexion : elle a vu l'objet isolé, et il falloit le voir dans l'ombre qui lui est favorable ; c'est au point de vue naturel qu'elle doit s'arrêter, pour le connoître plus particulièrement.

Autant l'homme dans sa vieillesse a perdu, quant au physique, (tel est, hélas ! l'effet inévitable de notre malheureuse et fragile existence) autant et davantage a-t-il gagné du côté moral.

Ce n'est plus, à la vérité, cette

tête que la nature, plus habile que les Pigal et les Houdon, avoit pris tant de soin à embellir; mais au lieu de cette beauté éphémère, à qui tous les cœurs adressoient leurs vœux, je vois une majesté touchante, qui attire et force l'admiration : les graces avoient autrefois couronné cette tête de fleurs, que le temps a séchées; mais aujourd'hui la couronne qui la distingue, est formée des lauriers toujours verts de la paix, du lierre des savans, et des roses immortelles de la vertu. Ce n'est plus ce visage rayonnant de gaîté, cet air d'enjoûment qui provoquoit le plai-

sir, mais celui de la circonspection utile et même nécessaire dans tous les cas : ce n'est plus cet œil vif et animé, qui disoit tant de choses, peut-être tant d'inutilités, mais l'œil de la prudence, qui ne sait dire et taire que ce qu'il faut : ce ne sont plus ces lèvres si fraîches et si vermeilles, dont le mouvement enchanteur produisoit des sons si doux et si agréables ; devenues les organes de la sagesse, elles n'ont plus besoin de fard ; l'arbre qui porte les meilleurs fruits, n'est pas toujours celui dont l'écorce est la plus belle : ce n'est plus cette taille légère, et si bien pro-

portionnée ; mais le vrai héros ne se connoît qu'à la grandeur de l'ame, et non à celle du corps, qui ne le distingueroit pas plus que le plus lâche des hommes : ce n'est plus cette agilité, cette adresse de chasseur, qui surprit au bain la plus chaste déesse ; le vieillard n'est-il pas assez prompt si chacun des pas qu'il forme, est un degré vers la vertu ? Quelle adresse préférable à celle de fuir le vice, et tout ce qui peut le retracer ? Ce n'est plus ce berger dont la beauté séduisit la mère des amours ; ce n'est plus ce Narcisse aimé de toutes les nymphes ; c'est le Scipion devenu

propre à détruire l'Afrique; c'est le Quintus Maximus, c'est le Lœlius Paulus, c'est le Fabricius, le Curius, le Coruncanius, dont les conseils et l'autorité défendoient la république romaine : ce n'est plus cet amant frivole, qui ne connoît de bonheur que l'amour, et qui, comme la fortune, n'est constant que dans son inconstance ; c'est l'ami le plus fidèle et le plus sincère, qui sans doute a dit le premier que l'amitié est un *présent des dieux* : ce n'est plus ce jeune sémillant, ce Sybarite efféminé, autour duquel voltigeoient sans cesse les jeux et les ris ; c'est cet illustre

général des Carthaginois, (1) qui, même à table, n'étoit jamais désarmé; si tu l'approches, tu verras autour de lui les journées de Cannes, de Trébie et de de Trasimène, avec l'ombre du grand Paulus; c'est ce héros que la France regrettera toujours, qui, dans le moment où il humilioit l'Espagne par ses conquêtes

(1) On connoît ce beau morceau où Pacuvius s'efforce de détourner son fils du dessein qu'il a formé de tuer Annibal dans un festin :

Fallit te, mensas inter quod credis inermem,
Tot bellis quæsita viro, tot cædibus armat
Majestas æterna ducem; si admoveris ora,
Cannas et Trebiam ante oculos, Thrasymenaque busta,
Et Pauli stare ingentem miraberis umbram.

Silius Italicus.

multipliées, voulut ajouter à ses triomphes celui de l'abjuration de son erreur, et dont le sépulcre est encore si glorieux ; c'est ce grand homme *qui, seul immobile au milieu des passions humaines qui frémissoient autour de lui, sembloit n'en point entendre le fracas ;* c'est cet homme rare qui, *suivant le témoignage remarquable d'un de ses ennemis, pouvoit être également général, ministre, ambassadeur, chancelier ; cet homme accusé d'impiété, qui mourut en prononçant ces belles paroles : mon Dieu, j'ai confiance en vous.* (1) Ce n'est plus ce pro-

(1) M. de la Harpe, éloge de Catinat.

digue qui ne croit jamais avoir assez, pour fournir à ses immenses débauches ; c'est cet homme dont la charité est d'autant moins bornée, que le temps qui lui reste pour soulager son prochain, est plus court : que ne puis-je dire aussi, c'est Voltaire *courbé sous soixante ans de gloire* (1) qu'il auroit méritée, si aux titres de littérateur unique, de bienfaiteur de l'humanité et de défenseur de l'innocence opprimée, qui le rendront à jamais recom-

(1) On a cru devoir citer ce beau vers du Dithyrambe de M. de la Harpe, sur la mort de Voltaire.

mandable, nous pouvions ajouter le plus honorable de tous, celui de partisan zélé de la vraie religion.

Le tems est passé où l'homme avoit besoin d'un masque séduisant qui couvrît ses défauts ; il peut paroître à présent dans tout son jour. Ce n'est plus l'homme tel qu'il étoit, c'est-à-dire, défiguré par ses passions ; voilà l'homme tel qu'il doit être pour mériter nos hommages, c'est-à-dire, vieux, puisqu'il ne peut éviter de l'être en prolongeant sa carrrière, mais plein de jours, d'expérience et de vertus ; en un mot, l'image de l'Être suprême,

dont il tient l'existence, et dans le sein duquel il va bientôt se reposer éternellement.



CHAPITRE VII.

Aveuglement de la jeunesse ; erreur de la fable au sujet de la vieillesse ; consolation pour les vieillards.

TELLE est la frivolité de la jeunesse, que son esprit ne peut mesurer le prix des choses qui sont au dessus d'elle ; il n'y a que les objets frivoles qui soient de son ressort ; ou plutôt, tel est son aveuglement, qu'elle n'attache de prix qu'à ce qui en a le moins, les plaisirs trompeurs. Hélas! ils sont son élement; elle y a placé depuis long-temps son univers; il est bon, se dit-elle sans cesse, de s'en

s'en repaître ; mais elle ne voit pas que ce bien n'est qu'apparent, et que les maux le suivent de près. La vieillesse qui ne lui offre que regrets et amertume, lui déplaît et l'assomme ; elle la fuit comme un ennemi mortel; et du plus loin qu'elle l'apperçoit, son aspect la glace d'effroi.

Qui pourra déplorer assez son aveuglement ? Sont-ce là les mœurs que nous tâchons d'inculquer dans l'ame des jeunes-gens qui nous sont confiés ? Est-ce là le bon grain que nous semons dans leurs cœurs ? Est-ce donc là comme nous nous flattons d'en arracher l'ivraie du vice ? Où

est cette sagesse philosophique dont notre siècle se vante avec tant d'insolence? Non, je dois le dire hautement, il n'y a point de mœurs sans respect pour la vieillesse; malheur à l'état où le vieillard est méprisé!

L'univers m'offre une grande famille; chacun des membres qui la composent, dépend du plus âgé, et se soutient par son appui: partagée en différentes classes, elle est gouvernée par autant de chefs; quels sont ces chefs? ce sont les pères: le vieillard n'est-il pas notre père, et souvent ne l'est-il pas plus, en nous aidant de ses lumières et de son

expérience préservative des dangers dont nous sommes environnés de toutes parts, que ce père indifférent, qui n'en porte que le nom, sans en remplir les devoirs ?

Un vieillard infirme et chagrin ne sauroit-il se montrer dans le monde, sur-tout au milieu de la jeunesse, que pour y être un objet de confusion et de raillerie? Est-il vrai qu'il faille alors laisser jouir la jeunesse des avantages du bel âge ? Mais quel avantage plus précieux que celui d'être la consolation de ceux à qui elle peut être redevable de tant d'autres biens ? Faut-il qu'un vieil-

lard se réduise au plaisir tranquille de la lecture ? mais pourquoi lui refuser celui de rendre sa lecture utile à ceux qui n'ont pas assez lu ? C'est peut-être le seul bien qu'il soit quelquefois en son pouvoir de faire à autrui; sa conversation est un livre vivant, souvent plus capable de faire impression que quelques pages d'un auteur qui n'est plus, et auquel on s'intéresse d'autant moins, qu'on ne l'a pas connu. Est-ce à lui de ménager la complaisance de ceux qui veulent bien le souffrir? pourquoi, lorsqu'il daigne descendre jusqu'à nous, ne pas lui savoir plutôt gré de la sienne ?

Que dans la mythologie, la vieillesse soit désignée sous les titres odieux de divinité infernale, fille de l'Erèbe et de la Nuit, c'est une hérésie morale qui révolte.

La fable est l'enveloppe d'une vérité utile ; l'allégorie et l'allusion viennent souvent à son secours ; mais ces figures, loin d'intéresser et de plaire, ne sont rien sans la justesse et l'unité de leurs rapports avec ce dont on veut parler : elles doivent conduire directement au sens moral de la chose ; il faut que les personnages qu'on y emploie, remplissent l'idée qu'on a d'eux.

Quelle relation entre une divinité infernale et la vieillesse ? Ne deviendrions-nous vieux que par punition ? et seroit-ce véritablement un malheur que de l'être ? Ainsi raisonne la jeunesse entichée de ses faux plaisirs, qu'elle croit devoir durer toujours ; mais le sage qui en connoît le danger, dont le seul plaisir est de s'éclairer et d'éclairer les autres, voit en paix s'écouler des jours qu'il consacre utilement : impatient, il oseroit même accuser la lenteur de l'âge, qui doit le mettre à l'abri de l'orage des passions.

Que ce triste hiver n'alarme point ceux dont la vie s'est passée

dans la culture de l'esprit, dans la bienfaisance et dans la pratique de la vertu : leurs cheveux blancs sont respectables ; leurs écrits, leurs belles actions, le sont encore davantage : c'est à ces gens-là, si rares, que la brillante et florissante jeunesse doit des égards, des hommages et des autels. (1)

---

(1) Encyclopédie, édition de Paris, au mot VIEILLESSE.



CHAPITRE VIII.

Que tous les hommes doivent se rechercher, et travailler les uns pour les autres.

VIEUX, jeunes, tous les hommes doivent se rechercher mutuellement. Je n'aime point ces pensées du docteur Young, qui d'ailleurs a toujours sû dire vrai : » Quand nous sommes vieux, notre gloire est alors d'être ignorés, et l'oubli des hommes fait notre éloge. Le sage imite les fleurs, qui épanouissent tous leurs trésors au midi du jour, et se referment le soir. «

Quand nous sommes vieux, notre gloire est d'être toujours recherchés et respectés : je fais peu de cas d'un homme qui n'auroit été connu que dans sa jeunesse ; le vrai mérite ne vieillit jamais, et *le temps ajoute encore un lustre à sa beauté.* Un vieillard qu'on oublie, n'est pas digne d'un grand éloge. Aristide avoit beau fuir le monde et se cacher dans la solitude, *il entendoit sa renommée* de tous les côtés de son humble habitation ; elle épioit, pour ainsi dire, toutes ses actions, et la postérité ne fait que répéter aujourd'hui les éloges pompeux qui furent dé-

cernés à ce grand homme par ses contemporains. Quelle eût été sa gloire, si on l'eût ignoré! Le sage vieillard feroit mal d'imiter les fleurs; le soir de sa vie doit être un champ ouvert à l'utilité publique et particulière. Père de famille, il doit édifier, corriger sa famille; magistrat, il doit instruire, éclairer ceux qui doivent le remplacer; artiste, il doit diriger la main de ses élèves, tracer leurs plans, répondre à leurs questions; en un mot, le vieillard doit être pour tous ceux qui l'approchent, l'encyclopédie vivante de tous les biens qu'il est en son pouvoir de leur faire.

Si nous étions sages, dit Saint-Evremond, notre dégoût répondroit à celui qu'on a pour nous : n'y auroit-il pas, au contraire, plus de sagesse et plus de mérite à vaincre nos propres dégoûts et ceux des autres en faveur du bien que nous nous proposerions de leur faire, soit par nos conseils, soit par nos exemples, soit par nos leçons ?

Dans l'inutilité des conditions, continue le même auteur, où l'on ne se soutient que par le mérite de plaire, la fin des agrémens doit être le commencement de la retraite; et moi, je dirai : si vous n'avez plus le mérite de plaire,

ayez celui d'être utile : vous l'aurez à tout âge, il suffit de le vouloir ; gardez-vous seulement de vous rendre incommode, mais profitez du moment, l'occasion ne vous manquera pas : vous avez été établi par la nature, le conseil et le maître de la jeunesse ; vous devez tout faire pour l'aider autant qu'il est en vous : c'est travailler selon vos forces, que d'éclairer les pas des jeunes-gens.

Hors de la société, l'homme isolé, ne devant rien à personne, a droit de vivre comme il lui plaît ; mais dans la société, où il vit nécessairement aux dépens des autres,

autres, il leur doit en travail le prix de son entretien ; cela est sans exception : travailler est donc un devoir indispensable à l'homme social ; riche ou pauvre, puissant ou foible, tout citoyen oisif est un fripon. (1)

Maxime éternelle, qui, si on la suivoit plus exactement, contribueroit davantage à resserrer les liens de la société, du commerce et des bonnes mœurs.

Mais, quelle est l'espèce de travail propre au vieillard ? Je l'ai dit assez clairement. Son ame doit suppléer à la foiblesse de son

(1) J. J. Rousseau.

corps, et ses discours à l'exercice qu'il ne peut pratiquer. Le religieux qui prie est censé travailler : que le vieillard donne des leçons, il travaillera d'une manière aussi utile à la société.

O mes amis! disoit Titus, j'ai perdu ma journée, puisque je n'ai pas fait un heureux. Ma tâche est remplie, dira le vieillard avec raison, s'il a veillé à ce que les autres remplissent la leur.



CHAPITRE IX.

Ce que c'est que les mœurs. Influence du respect pour la vieillesse sur les mœurs publiques et particulières.

QUEL parti ne doit pas tirer l'état de ses sujets, quand ils se seront instruits et formés à l'école de la vieillesse ? Quelles mœurs que celles qui seront le fruit de la douceur de caractère, du patriotisme, de la fermeté d'ame, de la prudence éclairée que chacun aura acquise ! quelles mœurs publiques que celles d'un état où toutes ces vertus animeroient

chacun de ceux qui le composeroient !

Les mœurs des particuliers ne sont autre chose que les parties homogènes qui forment le tout moral de même nature, appelé mœurs publiques ; identifié avec elles, ce tout ne peut subsister sans ces parties, ni ne pas subsister avec elles.

Je n'entreprendrai pas de détailler au long ce qu'on entend par les mœurs publiques ; on sent assez en quoi elles doivent consister.

Représentez-vous seulement les sujets d'un même état, unis, enchaînés par le même lien aux

mêmes régles du bien, soit dans l'ordre politique, soit dans l'ordre social, soit dans l'ordre religieux, vous aurez alors l'idée d'un clavecin organique incapable d'harmonie, sans le secours puissant de ces trois cordes. La touche mâle et mesurée du vieillard n'en tirera que des sons justes et précis.

Constamment attaché à tout ce qui est du bon ordre, jamais le vieillard ne se relâchera en rien sur cet article important et nécessaire; le respect pour la vieillesse excitera en nous le même attachement, le maintiendra dans toute sa vigueur; nous nous per-

fectionnerons insensiblement dans la pratique du bien, par l'habitude de celui que nous verrons opérer. L'exemple est un aiguillon puissant; qui ne sait que souvent il l'emporte sur la force des lois ? Celles-ci ne font que des esclaves, et l'autre fait des hommes : il parle au cœur ; celles-là ne parlent, dans bien des cas, ni au cœur, ni à l'esprit, parce qu'on n'en connoît pas toujours le fondement et les rapports. Les hommes sont plus touchés de l'exemple ; il les entraîne : les lois ne sont que des chaînes qui lient notre corps sans faire impression sur notre ame. Il n'en est

pas de même de l'exemple ; supérieur à l'éloquence, la plus recherchée dans la prédication du devoir, en même temps qu'il nous subjugue, il nous charme par la persuasion : je respecte les lois ; leur nécessité indispensable ne peut être contredite ; l'homme n'est pas fait pour être abandonné à lui-même, il a besoin d'être conduit ou par la crainte des peines, ou par l'espoir des récompenses : mais j'ose dire que les lois seroient bien foibles, si l'exemple n'ajoutoit à leur autorité.

Quoi qu'il en soit de la force des lois, il seroit à souhaiter que

les hommes y pussent suppléer par le bon usage de leur raison; elles sont incontestablement le nerf d'une bonne administration : mais l'empire le plus fort seroit toujours celui où les sujets obéiroient le plus volontiers. Que seroit en effet un état dont les sujets n'obéiroient uniquement que par crainte ou par intérêt, dans l'ame desquels ne seroit point entrée l'impulsion douce et persuasive de l'exemple? des sujets qui deviendroient rebelles à la première occasion qu'ils auroient de l'être impunément? L'obéissance que la crainte arrache, ne convient

qu'à des esclaves; celle qui est dictée par l'amour, convient à des enfans.

Cet exemple si salutaire et si propre à maintenir les mœurs publiques, nous le devons au vieillard. Avoir des mœurs, n'est autre chose que respecter et suivre la sagesse; le vieillard est la sagesse personnisée. Quelles mœurs que celles d'un peuple où il ne seroit pas desiré, recherché, honoré, béni de tous, tandis que tous ont besoin de lui? L'exemple est l'aliment des mœurs; la subordination en est le principe: quel moyen plus puissant de la maintenir, que

le respect pour la vieillesse ?

Donnez-moi deux familles, dont l'une respectueuse et soumise envers le vieillard, l'autre ingrate et rebelle ; supposez ensuite un peuple entier composé de familles semblables à la première ; je soutiens, et je pourrois l'assurer sans preuve, qu'il aura des mœurs, tandis que l'autre, assemblage monstrueux des sujets indépendans et licencieux de l'autre famille, n'en aura que de vicieuses. L'insubordination particulière produit nécessairement l'insubordination générale ; aucun être oseroit-il s'arroger la moindre autorité sur

des sujets qui, dans leurs propres foyers, n'en reconnoissent aucune ? et si quelqu'un l'osoit, étranger à eux, comment parviendroit-il à s'en rapprocher, à les attirer à lui d'assez près pour en être obéi ? Sa témérité lui donneroit-elle donc sur eux plus de droits que la nature n'en a donné à leurs pères ? Mais que le vieillard soit respecté, bientôt tout rentrera dans l'ordre ; aisément tous les cœurs se porteront à l'obéissance ; accoutumé déja à suivre les avis d'un seul homme, que l'on croit plus instruit, et qui doit l'être en effet, parce qu'il est plus âgé, en coû-

teroit-il plus pour se conformer à la volonté du monarque ? Dès qu'une fois on saura respecter assez la nature et la raison pour les honorer dans le vieillard, oseroit-on méconnoître leur empire dans celui des rois ? Le monarque est le premier père de chaque famille de son état. Le respect pour la vieillesse emporte nécesssairement le respect pour les puissances souveraines.



CHAPITRE

CHAPITRE X.

Mœurs des Israélites. Autorité des vieillards et des pères. Distinction des vieillards. Précepte de Moyse au sujet du respect pour la vieillesse. Roboam prévarique à ce précepte ; sa punition. Belle pensée du fils de Barachel. Des anciens chez les Juifs. Des assemblées des premiers chrétiens. Des prêtres et évêques des premiers siècles. Des anciens chez les protestans. Des anciens chez les presbytériens. Des anciens dans les communautés d'arts & métiers.

APPELÉ au gouvernement d'Israel, le législateur des Juifs, dont les lois étoient, à plusieurs

égards, appropriées aux circonstances de ce peuple nouveau, qui, pour se soutenir, avoit besoin de mœurs, établit un conseil de soixante-dix anciens : de-là ce précepte éternel et inviolable, qui servit de base à sa législation : *Prends-garde de t'élever avant la tête blanchie par les ans, et honore la face du vieillard.* Mais fut-il toujours observé, ce précepte, dont l'inobservance est si dangereuse ?

Depuis long-temps les Israélites gémissoient sous le poids énorme des impôts multipliés par les désordres de Salomon ; il meurt, son fils lui succède. En

vain le conseil des anciens sollicite auprès de Roboam le soulagement du peuple ; l'avis contraire des jeunes-gens prévaut : monarque imprudent, tu vas porter la peine de ta prévarication au précepte de Moyse ; ton royaume sera divisé : au lieu de douze tribus dont le Seigneur t'avoit établi roi, tu ne commanderas plus qu'à deux, et ton rival deviendra plus puissant que toi.

Tel étoit autrefois le respect pour la vieillesse, que dans toutes les occasions où il s'agissoit de délibérer et de décider, les vieillards portoient seuls la parole, tandis que les jeunes-gens

gardoient respectueusement le silence. » Je suis jeune, disoit le fils de Barachel, et vous êtes très-vieux ; c'est pourquoi j'hésitois et je n'osois vous montrer mon opinion : je dis que c'est aux jours à parler, et à la multitude des années à enseigner la sagesse. «

Si nous comparons les mœurs des Israélites avec celles des autres peuples du monde, nous trouverons que ceux-ci leur sont bien inférieurs en sagesse, et que s'ils ont quelques vertus, ils les doivent en quelque façon à la tradition exemplaire de cette nation chérie de Dieu. La longue

vie des pères leur donnoit le moyen de bien élever leurs enfans, et de les rendre de bonne heure solides et sérieux. . . . . Vivant si long-temps avec leurs pères, les enfans profitoient de leur expérience et de leurs inventions, ils suivoient leurs desseins, et s'affermissoient dans leurs maximes; ils devenoient constans et égaux dans leur conduite: car il n'étoit pas facile de changer ce qui avoit été établi par des hommes qui vivoient encore. Ainsi, accoutumés à respecter les établissemens de leurs pères, les enfans, après la mort de ceux-ci, les respectoient com-

me autant de monumens honorables. Ces paroles de Salomon, *que les pères sont la gloire de leurs enfans*, n'auroient-elles pas trait à cette louable coutume ?

Tel fut en général le premier état du peuple de Dieu : une grande liberté, sans autre gouvernement que celui d'un père, qui exerçoit une monarchie absolue. Nous parlerons plus au long, dans quelques chapitrcs suivans, de l'autorité paternelle, et de son influence sur les mœurs.

L'âge faisoit une grande distinction ; et le nom de vieillard, dans l'Écriture, marque ordinai-

ment de la dignité. En effet, il n'y avoit que l'âge et l'expérience qui pût distinguer des hommes également nobles, à-peu-près également riches, élevés de même manière, occupés aux mêmes travaux.

La noblesse d'institution politique renferme de grands avantages, elle a été sagement établie; le malheur est qu'elle se multiplie trop; mais il est une autre espèce de noblesse qui n'est au pouvoir ni du prince, ni des gouvernemens, ni des préjugés humains; je veux dire celle de l'âge. La nature et la raison, plus anciennes et plus constantes

qu'aucune législation, lui assureront à jamais la supériorité.

Le gouvernement des Juifs avoit éprouvé de fréquentes révolutions; de nouvelles vicissitudes en avoient souvent changé la forme. De monarchique, il étoit devenu aristocratique; et de ce dernier état, il revint encore au premier: mais il subsista toujours avec cette sage modification de sanhédrin, mot grec qui signifie συνέδριον, assemblée.

C'étoit un tribunal chez les Hébreux, dont l'institution remonte jusqu'à Moyse, qui, comme je l'ai dit plus haut, suivant l'ordre exprès de Dieu, assembla le

peuple ; et par l'avis de Jethro son beau-père, choisit soixante-dix anciens, pour lui aider à porter le poids du gouvernement. Il y avoit plusieurs espèces des anhédrins, ou conseils souverains ; mais tous tendoient au même but, c'est-à-dire, à régler les affaires du gouvernement selon les lois de la prudence et de l'équité, vertus essentielles, et supposées, avec raison, plutôt dans les anciens que dans les jeunes-gens.

On ne peut trop admirer l'établissement de la synagogue, l'ordre de ses assemblées, de son service et de ses ministres. Pour-

quoi faut-il que nous ayons en même temps à déplorer l'aveuglement volontaire de ce peuple chéri de Dieu, qui, pouvant tourner ces mêmes assemblées à la gloire du Messie d'une manière si édifiante pour la postérité, n'a pas rougi de les faire servir à la condamnation de l'Homme-Dieu, qui n'étoit descendu sur la terre que pour y opérer le salut du genre humain ?

Il y avoit, dans chaque synagogue, un certain nombre d'officiers ou de ministres ; les uns étoient chargés de la police temporelle, les autres de la police spirituelle, et des exercices reli-

gieux qui devoient s'y pratiquer.

Les premiers étoient toujours les anciens de la synagogue, entre les mains desquels étoient déposées toutes les affaires de la nation, et à qui seuls il appartenoit de les gouverner et de les régler. Celui qui présidoit, prenoit plus particulièrement le nom d'ancien, parce qu'il étoit comme le doyen des anciens.

Dans les assemblées des premiers chrétiens, ceux qui tenoient le premier rang, prenoient aussi le nom de *presbyteri*, prêtres, qui signifie à la lettre, *anciens*; et les assemblées *presbyteria*, ou conseils des anciens.

Il faut pourtant mettre cette différence entre les anciens des Juifs et ceux des chrétiens, que les premiers n'avoient qu'une députation extérieure et de police seulement, et dépendante du choix du législateur; au lieu que les autres ont toujours eu, en vertu de leur ordination, un caractère inhérent et indélébile.

Une raison politique de l'attention des premiers chrétiens à ne choisir pour présidens de leurs assemblées, et pour préposés à leurs affaires, que des anciens, c'étoit l'état continuel de persécutions où il se trouvoit alors; c'étoit la difficulté de les surmonter,

monter, et la crainte d'y succomber. D'un côté il leur falloit des guides éclairés et prudens, capables de tout pacifier, et de leur concilier, si non la bienveillance, au moins l'indifférence de leurs ennemis ; de l'autre, ils avoient besoin de chefs dont la fermeté fût à l'épreuve des événemens ; de chefs qui les exhortassent, les encouragassent, plus encore par l'exemple, que par les discours ; de chefs intrépides et ardens à tout entreprendre pour la cause de J. C. Un seul pas de plus pouvoit les perdre, un seul pas de plus pouvoit tout gagner ; et ces deux

pas étoient glissans. Le christianisme a eu des martyrs sans doute, des martyrs distingués, et une multitude presque incroyable de tout âge, de tout sexe, et de toute condition; mais à côté de leurs légendes si respectables, combien de traîtres, qui, trop foibles pour défendre la cause de leur Maître, n'ont pas craint de ranimer leur courage pour s'élever contre lui? et ces traîtres, il étoit plus à craindre de les voir se multiplier parmi les jeunes-gens, que parmi les anciens; vous ne les trouverez même que dans la foiblesse et les passions déréglées des jeunes-

gens. Enfin, à ne considérer les choses que politiquement, et sans parler ici du bras de Dieu, qui combattoit avec les héros du christianisme, on peut dire que, persécutée pendant plus de trois siècles, en butte aux traits des ennemis les plus nombreux et les plus puissans, il auroit peut-être succombé, sans le zèle et la prudence des anciens.

Nous ne parlerons point de la perfection des premiers ministres qui gouvernoient l'église des premiers siècles; l'histoire même profane n'a pu taire leurs vertus sublimes, et leurs ennemis les plus acharnés ont été plus

d'une fois forcés de les admirer.

Il nous suffira de dire que pour avoir de tels évêques, on prenoit toutes les précautions possibles; c'étoit d'ordinaire aux vieillards les plus éprouvés, comme le dit Tertullien, que l'on confioit le gouvernement.

Mais, admirons la modestie et l'humilité chrétienne. Semblable à cette république de gens de bien, dont parle Platon, l'église voyoit alors dans ses préposés autant d'empressement à s'éloigner des charges, qu'il y en a communément à s'en approcher.

Le nom et la qualité d'évê-

que remontent à l'antiquité la plus reculée ; ce terme signifie ἐπίσκοπος en grec, et en françois *surveillant* ou *inspecteur*. Les payens l'avoient d'abord adopté ; et les latins, après les payens et les grecs, y attachèrent la même signification et les mêmes fonctions. Chez les uns et les autres peuples, les évêques avoient le soin d'une inspection particulière.

Le gouvernement spirituel des premiers chrétiens fut formé à l'instar du gouvernement civil, dont ils furent témoins dans les différens lieux qu'ils habitèrent.

Le nom d'évêque n'étoit donc autrefois qu'un mot générique par lequel on entendoit un surveillant ou inspecteur quelconque ; il étoit même affecté aux laïcs pères de famille. S. Pierre avoit ainsi qualifié J. C., et tous les prêtres en général étoient désignés sous la même dénomination ; mais ce terme équivaloit par-tout et de tout temps à celui d'*ancien*, et il falloit l'être effectivement pour être appelé à l'épiscopat.

L'église a été instituée comme une grande famille ; les évêques en étoient les premiers pères. A mesure que le nombre

des fidèles s'est accru, le nombre des évêques a dû se multiplier aussi, et le besoin pressant de ministres a rendu l'église moins circonspecte sur l'âge de chacun d'eux.

L'épiscopat est incontestablement supérieur en tous sens à l'ordre de prêtrise; mais comme les évêques et les prêtres ont été souvent dénommés sous le titre et la qualité d'anciens, on les a souvent confondus; ce qui a donné lieu à certaines disputes, et même à quelques erreurs, qui ont troublé parfois l'ordre hiérarchique.

Les prêtres étoient à la vérité

les anciens ; mais les évêques ont toujours été les anciens des anciens : c'est en cette qualité qu'ils présidoient à toutes les assemblées, et qu'ils étoient assis au milieu des autres anciens : ceux-ci, c'est-à-dire les prêtres, avoient à leurs côtés leurs chaires de juges ; c'est pourquoi ils sont appelés par les pères, assesseurs des évêques. Il ne s'exécutoit rien de considérable qui n'eût été auparavant délibéré dans cette assemblée, où l'évêque étoit le chef du corps des prêtres ou anciens, parce qu'alors la jurisdiction épiscopale ne s'exerçoit pas par l'évêque

seul, mais par l'évêque assisté des anciens dont il étoit le président. Les protestans eux-mêmes, dont la fausse gloire est de vivre entièrement séparés des catholiques, n'ont pu se refuser aux mêmes principes et usages. Le titre d'ancien est fort respecté chez eux ; c'est ainsi qu'ils appellent les officiers qui, conjointement avec leurs pasteurs ou ministres, composent leurs consistoires ou assemblées, pour veiller à la religion et à l'observation de la discipline.

Dans le royaume d'Écosse, où le gouvernement presbytérien domine particulièrement, cha-

que paroisse est surveillée par un nombre illimité d'anciens, qui ne passe pourtant pas ordinairement celui de douze.

En général, il n'y a presque point de gouvernement dans le monde, soit civil, soit spirituel, qui ne soit fondé sur la prééminence et l'autorité naturelle des anciens. Pour parler même des plus petits détails, jetons les yeux sur les communautés d'arts et métiers, instituées par nos rois pour l'émulation de leurs sujets, et le bien public de leur royaume ; nous n'en trouverons pas une seule qui ne soit régie, inspectée et soutenue par les

anciens, dont le choix se fait ou doit se faire à la pluralité des voix de l'assemblée.

Dans tous les états quelconques, les premières places n'ont dû être et ne devroient jamais être données qu'aux anciens; l'abus seul et la faveur, souvent injustes, y ont appelé les jeunes-gens; mais on sait que les abus ne peuvent avoir force de lois. Heureux le législateur qui rendroit au droit toute sa force primitive! heureux les peuples qui vivroient sous un tel gouvernement!

CHAPITRE XI.

Des Grecs. De l'aréopage. De l'état d'Athènes ; des causes de sa grandeur , et de sa décadence.

RIEN de plus pénible , ni de plus infructueux à cause de son incertitude, que la connoissance de l'antiquité reculée de certains peuples. Les voiles qui couvrent la vérité sont trop épais , dit un auteur moderne (1) ; c'est un labyrinthe obscur de fables et d'erreurs , où le plus érudit ne peut ni ne doit s'engager , sans risquer de perdre et de regretter un

(1) M. l'abbé Millot.

temps

temps qu'il importe de n'employer qu'à des objets utiles.

Mais que celui qui desire de s'instruire, se tourne du côté de la Grèce. A ce nom, dit un auteur moderne, l'esprit semble se reposer de ses fatigues. Après avoir parcouru tant d'espaces ténébreux, sans routes certaines, il entrevoit le jour brillant de l'histoire ; il apperçoit de vrais héros, des sages célèbres, des génies immortels, des chefs-d'œuvre de perfection : mais quels sont ces sages célèbres ? des vieillards ; quels sont ces vrais héros ? des vieillards ; quels sont ces génies immortels ? des

vieillards, ou des hommes qui ont su mettre à profit les grandes leçons de la vieillesse ; quels sont ces chefs-d'œuvre de perfection ? les ouvrages des vieillards.

Le plus fameux monument de Cécrops étoit élevé, ce tribunal si renommé, dont les juges, selon Démosthène, ne rendirent jamais un jugement qui ne fût celui de l'équité. Successeurs des dieux, les aréopagites veilloient soigneusement à tout ce qui concernoit les mœurs ; déja la religion, dont l'inspection leur étoit confiée, avoit humanisé le peuple autrefois le plus

féroce, et cimenté son union. Tous les arts utiles inondèrent la Grèce, comme le Nil en Égypte; ils la fécondèrent, et déposèrent dans son sein tous leurs trésors; il n'y eut pas même jusqu'à cet art, le premier de tous pour la destruction, qui ne fît les plus grands progrès relativement à l'ignorance du temps.

Lisons les poëtes au sujet de la guerre de Thèbes, de l'expédition des Argonautes, cette entreprise si grande, tentée avec d'aussi petits moyens, et de la guerre de Troie, nous trouverons qu'ils exagèrent quelquefois, et même trop souvent;

nous les blâmerons de justifier, avec tant d'art, ces guerres injustes; nous savons qu'elles le furent, et leurs motifs sont vraiment odieux. Eh! quelle guerre n'est pas injuste? Mais à travers mille erreurs, nous découvrirons des vérités incontestables. Homère nous dira, par exemple, que pendant le siège de Troie, l'homme qui avoit vécu trois siècles, étoit traité avec une déférence extraordinaire, et qu'on se régloit principalement sur ses avis dans toutes les circonstances; n'aurons-nous pas raison de conclure qu'en suivant les mêmes avis dans les autres guerres,

les Grecs avoient été victorieux, et que c'est au respect pour la vieillesse, qu'ils furent en partie redevables de leurs succès? Combien de ces vieux capitaines dont parlent Cornélius Nepos et Plutarque, avec lesquels ceux que nous admirons dans Rome n'auroient osé entrer en comparaison? combien d'hommes illustres, soit dans la guerre, soit dans les sciences et dans les arts, parmi lesquels il y en eut qui surent réunir les talens de général, de poète et d'orateur, et qui, dans l'âge le plus avancé, se distinguèrent par les plus belles actions? Les Sophocles, les Thé-

mistocles, les Aristides, les Platons, les Aristotes, les Homères, long-temps avant.

L'aréopage avoit été presque anéanti par Dracon; cet archonte sanguinaire, emporté par un zèle outré, loin de remédier aux maux, n'avoit fait que les aigrir et les multiplier. Les Athéniens passèrent d'un extrême assujettissement à une licence extrême, suite ordinaire de l'excès de sévérité, aussi nuisible que son contraire. Enfin parut ce sage partisan du bonheur public, qui vieillissoit paisiblement en apprenant beaucoup de choses ; Solon rétablit l'aréopage , lui rendit son pre-

mier lustre, et y ajouta même, en ne composant ce tribunal que des plus anciens archontes, dont les talens et les lumières avoient été éprouvés.

Nous ne chercherons point à approfondir la législation de Solon, que la forme de son gouvernement ait valu plus ou moins; ce qu'il y a de certain, c'est que ses lois particulières étoient d'autant meilleures, qu'elles avoient pour base l'intérêt particulier. En vain le philosophe Anacharsis lui parloit un jour de l'inutilité des lois, et les comparoit à des toiles d'araignée, qui n'arrêtent que les petits,

parce qu'on ne punit que les petits, et que les grands se sauvent par leur crédit. Les hommes, répondit Solon, gardent leurs conventions quand ils n'ont pas d'intérêt à les violer; il en sera de même de nos lois : je les accommode tellement aux intérêts des citoyens, que tous sentiront qu'il vaut mieux les observer, que de les enfreindre.

Toutes les lois de Dracon avoient été abolies; ces lois écrites avec le sang, qui causèrent tant de désordres. Sur les ruines de la sévérité, Solon établit le règne de la douceur et de l'humanité. Le meurtre seul lui pa-

roît un crime trop nuisible à la société ; il veut que sa punition subsiste comme auparavant, pour en inspirer toujours la même horreur. Point de loi contre le parricide ; mais la manière dont il s'exprima sur cet article, n'est pas moins capable de le rendre odieux, peut-être plus aux yeux de la raison, que les peines les plus graves : *Je ne croyois pas qu'il y en pût avoir.*

C'étoit à regret que ce philosophe, ami des hommes, voyoit s'étendre sur les rebelles la verge du châtiment ; il trembloit sans cesse sur le sort de l'innocent. Quelle sagesse dans ses lois con-

tre les accusateurs ! Solon, dit le célèbre Montesquieu, sut bien bien prévenir l'abus que le peuple pourroit faire de sa puissance dans le jugement des crimes : il voulut que l'aréopage revît l'affaire ; que s'il croyoit l'accusé injustement absous, il l'accusât de nouveau devant le peuple ; que s'il le croyoit injustement condamné, il arrêtât l'exécution, et lui fît rejuger l'affaire : loi admirable, qui soumettoit le peuple à la censure de la magistrature, qu'il respectoit le plus, à la sienne même, et qui devoit lui imposer silence.

L'adroit Pisistrate flattoit le

peuple d'Athènes ; son but étoit d'usurper la tyrannie. Solon s'oppose à ses fins ; la considération de la parenté ne l'arrête point; il n'est ému que par le desir du bien public. Déja il avoit osé dire au tyran ces belles paroles : à l'ambition près, vous êtes le meilleur des Athéniens. Ce vieillard pose ses armes devant la porte de sa maison, et de-là il appelle à son secours tous les citoyens. Quelle assurance oses-tu donc ici faire valoir ? lui dit insolemment le tyran. Ma vieillesse, répond le sage.

Mais la flatterie sut triompher des efforts de la vertu ; le tyran

s'empara de l'autorité suprême. Trop affligé du spectacle de la servitude où sa patrie étoit réduite, le sage fuit, la mort l'enleva dans un âge fort avancé. Heureux, s'il eût pu emporter dans le tombeau la douce consolation d'avoir vu renaître la liberté nationale! O combien il eût chéri, honoré, admiré le courage des Aristogitons et des Leœnas! Pourquoi faut-il que les grands hommes qui ont le plus été jaloux de la prospérité publique, qui ont tout fait pour elle, disparoissent souvent au moment de leur plus belle jouissance? Il ne regretteroient

roient point la vie ; comme le vieillard Siméon, ils diroient, dans les transports de la joie : Dieu de la terre, arbitre des destinées humaines, mes yeux ont vu tout ce qu'ils pouvoient voir de plus beau ; maintenant enlevez-moi quand il vous plaira au monde, qui n'est plus fait pour me satisfaire davantage. Mais qu'auroit-il vu dans la suite, ce sage vieillard, si sa carrière eût été prolongée dans l'avenir? que verroit-il aujourd'hui ? Il auroit vu qu'Athènes, autrefois le théâtre de la gloire tant qu'elle sut se conduire par les sages, devenue libre, abandonnée à la fou-

gue d'une jeunesse téméraire et imprudente, ne tarda pas à devenir esclave ; il l'auroit vue déchirée successivement par trente tyrans ; il la verroit maintenant dans les bras de la mollesse et de la lâcheté, s'efforçant en vain de consoler l'orgueil déchu de sa grandeur passée ; il se rappelleroit avec nous l'ancienne Athènes ; mais Athènes de nos jours ne pourroit lui cacher que l'autre n'est plus.

Honteuse décadence ! c'est au mépris pour la vieillesse que l'on doit en partie l'imputer, pour ne pas dire uniquement.

CHAPITRE XII.

Etablissement du sénat de Lacédémone. Loi de Lycurgue concernant le respect pour la vieillesse. Autorité du vieillard. Mœurs des Lacédémoniens.

Le sage réformateur de Sparte regardoit le respect pour la vieillesse, comme un objet essentiel de la bonne administration; c'est sur cette base solide qu'il établit son gouvernement. Persuadé de l'insuffisance des lois sans les mœurs, il soutint les unes par les autres; unies ensemble, il sut les fortifier, en les rendant à elles-mêmes mutuelle-

ment nécessaires. Mais la loi des mœurs devoit être la première ; c'étoit le premier anneau de la chaîne civile qui devoit lier ses sujets. Son objet, selon Plutarque, étoit de ne faire de Lacédémone qu'une seule famille où tous les citoyens rassemblés comme les abeilles, et travaillant de concert au bien public, fussent tout entiers à la patrie.

Ce n'auroit point été, ni ne seroit pas encore *une chimère* dans le commencement d'un vaste état. A l'époque dont il s'agit, neuf mille citoyens d'une part, et trente mille de l'autre, vivoient en paix sous ce gouvernement.

Un nombre plus considérable y seroit également docile, l'exemple des uns retiendroit les autres, et l'habitude affermiroit encore la docilité de chacun. Les hommes, en réfléchissant, manqueroient moins à la loi ; mais sans réfléchir, et par un mouvement presque naturel, ils écoutent la voix de la nature qui prescrit les mœurs.

Les lois ont toujours fait plus de rebelles que les mœurs, et il est rare que le plus corrompu, le soit constamment et sans remords. Le meilleur moyen de rendre les hommes vertueux et soumis, eût été de les accou-

tumer avec douceur à la vertu et à la soumission. C'est l'esprit de domination d'un seul qui a gâté celui des autres. L'ordre est dans le cœur de chacun de nous ; l'esprit a beau faire pour introduire le désordre, il pourra toujours le faire commettre, mais jamais le faire aimer. D'où viennent les lois, si ce n'est de l'orgueil et de l'intérêt ? Elles seroient inutiles, si l'on savoit conserver ses mœurs ; malheureusement c'est un mal qui devient de plus en plus nécessaire à cause du défaut de mœurs ; mais peut-être les mœurs se sont-elles éteintes en proportion de la mul-

tiplication rigoureuse des lois. Que penseriez-vous d'un pére qui, pour corriger son fils, ne l'approcheroit que la verge à la main, qui ne lui parleroit que par des menaces ? ce pére atteindroit-il son but ? En général, plus on maltraite l'inférieur, plus on le rend incorrigible. Tous les gouvernemens où la loi domine, sont odieux ; la loi qui n'est que l'expression de la volonté du souverain, se trompe souvent ; mais la raison qui prescrit le bien et défend le mal, ne se trompe jamais. O hommes ! pourquoi faut-il que vous préfériez de vous laisser conduire comme des bœufs

à la charrue, au bonheur de vous conduire vous-mêmes suivant les règles de votre raison ? Ne vaudroit-il pas mieux labourer volontairement le champ dont le père de famille vous a confié la culture, que d'y être forcés comme des esclaves ? Mais c'est votre indocilité qui a fait naître l'orgueil et l'intérêt des lois ; ne vous plaignez qu'à vous-mêmes du joug que vous êtes condamnés à porter. Ah ! plutôt soyez plus fidèles aux principes du juste et de l'injuste, écrits au dedans de votre ame ; obéissez à vos préposés : toute puissance vient de Dieu, dont vos supé-

rieurs sont l'image et les ministres ; alors il vous sera permis de vous élever au dessus des lois, et même de les regarder comme des chaînes indignes de tout être raisonnable, sinon elles reprendront bientôt leurs droits, et le coupable, que le remords ne punit point assez, expiera son crime.

Que les mœurs vous gouvernent plutôt que les lois ; cette politique feroit en même temps l'éloge du maître qui l'adopteroit, et des sujets qui la suivroient : telle étoit celle de Lycurgue. Le respect pour la vieillesse en étoit le principe.

Ce n'étoit point assez d'avoir composé son sénat de vieillards, qui devoient seuls y être admis à l'avenir ; il voulut encore, par une loi expresse, que ses sujets fussent accoutumés dès l'enfance à porter honneur et à obéir à tout vieillard. On les exerçoit à l'obéissance la plus prompte ; chaque vieillard se regardoit comme le père de toute la jeunesse ; la jeunesse trouvoit dans chaque vieillard, un maître, un censeur, dont elle respectoit les avis, la sagesse et l'autorité.

S'il ne faisoit si bon vieillir en nul endroit qu'à Lacédémone, disoit Lysandre, ce n'est

pas qu'il y fût permis au vieillard de croupir dans une molle oisiveté ; chargé des affaires publiques , il l'étoit encore de la conduite des jeunes-gens ; la république se reposoit sur lui du soin de veiller attentivement à leurs personnes , à leurs jeux , à la manière dont ils vivoient ensemble. Terribles à ceux qui manquoient à leur devoir, ils devoient se montrer vénérables et desirables aux bons ; ainsi , en les établissant juges du courage des jeunes-gens , il (Lycurgue) a rendu la vieillesse de ceux-là plus honorable que la force de ceux-ci ; par-tout ils étoient re-

cherchés de la jeunesse, qui, à leur école, devenoit de plus en plus honnête, et dont ils formoient le cœur, sans envie quelconque, c'est-à-dire, sans aucun intérêt que celui de la république.

Cette éducation formoit des hommes tels que Lycurgue les desiroit, et que les circonstances l'exigeoient. Au milieu des troubles et des factions qui agitoient la Grèce, des désordres multipliés dont elle étoit inondée, des entreprises continuelles de voisins dangereux et puissans, il voulut former une république guerrière, invincible, à l'abri

des

des malheurs qu'entraîne la corruption au dedans, et de ceux qu'amènent les attaques du dehors. Projet certainement admirable, et mieux exécuté qu'aucun autre plan de législation. Il n'écrivit point ses lois; il voulut que l'éducation les imprimât dans les cœurs. Tout ce qui n'étoit pas essentiel et pouvoit dépendre des circonstances, il crut devoir l'abandonner à la sagesse des citoyens une fois imbus de bons principes. Eh! quelle sagesse que celle qu'ils acquéroient en respectant la vieillesse? quels principes que ceux dont ils suçoient tous les jours le lait? quel

peuple sut respecter davantage la vieillesse ?

Voyez cet homme à cheveux blanchis par le temps, sur la tête duquel semblent accumulés les trésors de la science et de la prudence humaine : son front grave et ridé annonce et commande le respect ; il se traîne à pas lents aux jeux olympiques, il veut s'y placer ; on le baffoue, on le rejette ; les Lacédémoniens seuls, hommes et enfans, se lèvent, le préviennent ; il est admis : les Grecs, dit-il, entendent bien ce qui est bon et honnête ; mais il n'y a que les Lacédémoniens qui le pratiquent. La même solemnité

le conduit à Athènes ; il est témoin de la même disgrace pour un de ses semblables ; même déférence de la part des ambassadeurs de Lacédémone. Frappé d'un sentiment vif de la vertu des Spartiates et de sa propre corruption, le peuple d'Athènes applaudit avec des transports universels : Par les dieux jumeaux, s'écrie un Spartiate, les Athéniens entendent bien ce qui est bon et honnête, mais ils ne le font pas. Quel contraste des mœurs athéniennes avec celles des Lacédémoniens ? Ceux-ci, presque étrangers à tous les vices, jouissoient en paix de leurs conquêtes,

sans redouter aucun ennemi. Instruits et formés par la vieillesse, les jeunes-gens étoient les sûrs garans de la tranquillité publique. Lacédémone étoit puissante au dedans et au dehors, et cependant elle n'avoit pour murailles que les jeunes-gens, pour confins que les piques des jeunes-gens ; aussi nulle république ne conserva-t-elle aussi long-temps ses lois, ses mœurs, ses usages, sa liberté, que celle de Lacédémone. Combien y avoit-il de Lacédémoniens ? Sans faire attention à leur nombre, on peut répondre, après Ariston, qu'il y en avoit autant qu'il en falloit

pour repousser leurs ennemis.

Ce n'est pas toujours dans le nombre des soldats que consiste l'avantage d'une armée, mais dans le courage et l'intrépidité des combattans. Combien de fois n'a-t-on pas vu chez les Romains, les Carthaginois, les Perses et les autres nations belliqueuses, les armées les plus nombreuses mises en déroute par une poignée de gens aguerris ?

Heureuse la nation dont les jeunes-gens ressembleroient aux Lacédémoniens !



CHAPITRE XIII.

Cause principale de la grandeur de Rome. Son premier état. Sagesse et prudence de Romulus. Etablissement du sénat. Lois. Mœurs. Religion. Avantages de l'autorité paternelle sagement tempérée et restreinte par Numa. Fruits du respect pour la vieillesse de ce second roi de Rome.

UNE des causes principales de la grandeur de Rome, cette superbe dominatrice de l'univers, fut sans contredit la soumission respectueuse des jeunes-gens envers les vieillards ; elle eut des mœurs tant qu'elle sut respecter

ses maîtres dans les vieillards.

Cette ville si célèbre dans la suite, n'étoit encore qu'un chaos informe ; différentes hordes de bandits ou gens sans aveu, y avoient établi leur demeure, d'où, comme du centre de la licence, ils se répandoient dans les provinces voisines, et y exerçoient sans cesse les plus affreux brigandages ; les droits du père et du fils, du jeune et du vieillard, du savant et de l'ignorant, du vice et de la vertu, tout étoit confondu ; la raison du plus fort, cette loi détestable, qui, depuis l'enfance du monde jusqu'à nos jours, a produit tant

de ravages, chacun l'adoroit et la suivoit aveuglément comme la seule règle de sa conduite.

Parmi la foule de tant d'êtres impérieux et sans frein, si peu faits pour commander et pour obéir, quel devoit être le chef? et comment falloit-il s'y prendre pour établir la subordination? quel étoit cet homme, au milieu de tant d'autres qui ne l'étoient pas, capable d'opérer une heureuse révolution? Jeunesse, écoutes et admires; l'un des tiens va te condamner, tu rougiras de ne pas lui ressembler en sagesse; mais n'oublies pas de te corriger. Dans l'âge où l'on est

le plus suffisant, sans avoir droit de l'être, Romulus ose entreprendre de gouverner. De si jeunes mains pourront-elles tenir les rênes du gouvernement? oui, sans doute. François, vous me prévenez ; mais, à l'exemple du fondateur de Rome, vos jeunes rois surent se choisir des coopérateurs, en qui le nombre des années devoit avoir perfectionné la sagesse, ames qu'ils croyoient fortes, constantes dans le bien, et uniquement occupées de la félicité publique. S'ils n'ont pas toujours eu des Sully, plaignons-les, sans les condamner. Trop souvent la flatterie

empoisonna les fastes de notre gouvernement. Combien de ces esclaves dont parle Démosthène, de ces lâches flatteurs qui vendirent la liberté des Grecs à Philippe et à Alexandre ? combien de Séjans, idoles des Romains, qui, sous le voile de l'humilité et de la modestie, cachent dans leur cœur une ambition insatiable, et abusent honteusement du pouvoir qui leur est confié ? On adore jusqu'à ceux qui sont à leurs gages ; on vend des éloges à leurs valets, et l'on regarde comme un honneur de parler au plus vil de leurs gens. Combien de

Vitellius qui ne rougissent pas de déifier des Caligulas ? combien de calomniateurs des Thraseas, qui n'emploient l'autorité de leur maître que pour écraser plus sûrement l'innocence ?

Toujours en garde contre les flatteurs, le premier roi de Rome, comme s'il se fût défié des foiblesses de son âge, établit un conseil, *qui partageât avec lui les soins du gouvernement, et où l'on pût examiner avec maturité les affaires.* (1) Politique profond, occupé de la grandeur future de son

(1) Rollin, *Hist. Rom.*

état naissant, il voyoit dans les jeunes-gens les mains qui devoient un jour enchaîner l'univers ; mais l'entreprise devoit être dirigée par les vieillards.

De l'enfance où Rome étoit plongée, on vit s'élever ce colosse magistral, qui devint dans la suite le temple de sainteté, de majesté, de sagesse, la tête de la république, l'autel des nations alliées de Rome, l'espoir et le refuge de tous les autres peuples. Dans ce grand nombre de rois qui lui commandoit, le peuple sembloit étonné de n'en avoir qu'un.

De concert avec son sénat, Romulus,

Romulus s'occupe des lois et des mœurs; bientôt, la religion étant nécessaire avant toutes choses, des temples sont bâtis, des autels érigés ; les statues des dieux dressées, leurs images exposées et décorées des marques symboliques de leur pouvoir et de leur bienfaisance, qu'il importe toujours d'avoir présens; des solemnités publiques, où tout le peuple, interrompant son travail, étoit obligé de se trouver, instituées en leur honneur : le bonheur public devint ensuite l'objet de ses sages réglemens; et ce qu'il y eut d'essentiel, les péres reçurent une entière auto-

rité sur leurs enfans, sans que le temps en fût limité, et qui avoit lieu à quelque âge et à quelque dignité qu'ils fussent parvenus.

Cette autorité souveraine dans les pères, tempérée sans doute par les sentimens de bonté et de douceur que la nature ne manquoit pas de leur inspirer, contribuoit beaucoup à tenir tout dans l'ordre et dans une juste subordination.

Oui, sans doute, ce sage tempérament devoit produire ces effets avantageux; mais quel est l'homme qui sait ne jamais s'écarter des bornes de la sagesse et de la raison? L'homme n'a-

buse-t-il pas souvent de ses plus beaux droits ? L'autorité paternelle s'étendit chez les Romains jusqu'à la barbarie ; l'histoire de ce peuple en fournit plusieurs preuves, qui révoltent toujours l'esprit, et auxquelles on ne s'accoutume point. Que Manlius Torquatus, songeant à augmenter la force du commandement, fasse mourir son fils pour avoir vaincu sans son ordre, je condamne la désobéissance du fils, mais je frémis d'horreur à la vue de la cruauté du père ; j'ajoute même qu'un tel exemple trop suivi, loin de porter les enfans à la soumission, ne feroit au

contraire que les en détourner plus sûrement : qui sait si, après avoir fait des rebelles, il ne produiroit pas des parricides, des suicides, &c. ?

Le père avoit aussi le droit de s'approprier sans distinction tout ce que son fils acquéroit ; la loi lui permettoit encore de déshériter ses enfans, sans en rendre aucune raison, et sans autre cause que sa volonté ; il pouvoit les vendre jusqu'à trois fois. Numa restreignit sagement cette loi ; et dans la suite il ne demeura aux pères, que le droit de correction modérée.

Tel fut le fruit qui résulta pour

les mœurs, du respect des Romains pour la vieillesse de ce prince, qu'aucune révolution ne troubloit la ville, et que toutes les passions sembloient éteintes dans le cœur des citoyens ; chacun trembloit sur les malheurs que la mort de Numa pourroit lui causer, et à la république entière : ils le pleurèrent, non comme un prince mort de vieillesse, mais comme s'ils eussent enterré le plus cher de leurs amis, qui seroit mort à la fleur de son âge, disons plus, le conservateur des mœurs et de la vertu.

FIN DE LA I[RE.] PARTIE.

ERRATA.

Première Partie.

PAGE 39, lig. 10, moins insupportables, *lisez* moins supportables.

Page 86, lig. 10 personisée, *lisez* personifiée.

Page 53, lig. 7, de chasseur, *lisez* du chasseur.

Pag. 96, lig. 17, où il se trouvoit alors *lisez* où ils se trouvoient alors.

Page 109, lig. 5, dit un auteur morderne, *lisez* le même auteur.

Seconde Partie.

Page 32, lig. 9, Protéas, *lisez* Probus.

Page 74, lig. 11, seront, *lisez* seroient.

Page 136, lig. 4, la sagesse plus éprouvée, *lisez* la plus éprouvée.

COLLECTION

DES

MORALISTES MODERNES.

L' AMI
DES
VIEILLARDS,

PRÉSENTÉ AU ROI,

Par M. l'abbé ROY, Censeur royal, membre de plusieurs académies.

Sur le front des vieillards lis tes devoirs écrits.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR.

M. DCC. LXXXIV.

L'AMI DES VIEILLARDS.

CHAPITRE XIV.

Différentes preuves des avantages produits par le respect pour la vieillesse, tirées de l'Histoire Romaine. Réflexions sur l'autorité paternelle. Dangers du systême de l'égalité. Etat de Rome sous Justinien. Ingratitude de cet empereur envers Bélisaire : éloge de ce général. De Boèce, également victime de la plus noire ingratitude. Belles paroles de Castricius, de Caudidicus et de Cezellius.

ARRÊTONS-NOUS un instant à cette époque où dédai-

gnant l'avis des sénateurs , le plus grand nombre des jeunes-gens osa couronner le vice dans le superbe Tarquin ; il me semble encore entendre les plaintes, les gémissemens , les murmures de Rome entière , révoltée des excès de ce roi , demander avec acharnement son expulsion. Rome recouvrera-t-elle sa liberté ? ou sera-t-elle toujours asservie au joug d'un tyran ? Seroit-il donc vrai qu'une jeunesse folle , et ignorant ce qui lui convient, donneroit la loi ? Non, non ; un vieillard se présentera pour punir le crime , et pour délivrer le peuple. Pénétré de res-

pect, et plein de confiance, le peuple, applaudissant au courage résolu de Brutus, osera tout avec lui; on verra enfin s'opérer le changement si desiré.

Rome n'avoit point encore dégénéré de l'intégrité de ses mœurs; elle voyoit que de leur maintien dépendoit sa gloire et sa tranquillité : revenue à elle-même, éclairée sur les dangers qui la menaçoient, un roi despote, ambitieux, usurpateur, qui ne consultoit le sénat sur aucune affaire, qui renversoit les plus sages établissemens de cette auguste compagnie, à qui la vieillesse étoit importune et odieuse,

parce qu'elle pouvoit mettre des bornes à son indigne domination ; un roi tyran de toutes les vertus et de tous les droits, lui parut un monstre dont la ruine devoit assurer son bonheur : enfin, il est chassé. Le héros républicain l'avoit juré, il avoit pris les dieux à témoin qu'il ne souffriroit pas que personne régnât désormais dans Rome.

Que seroit-il arrivé en effet, si cette multitude de pâtres et de gens ramassés qui, par l'attrait de la liberté ou de l'impunité, étoient venus chercher un asyle à Rome, n'eût été fixée par la crainte d'une autorité souverai-

ne, dit Rollin ; disons, celle du sénat, plutôt que celle d'un roi? Que seroit-il arrivé, si cette jeunesse licencieuse, amorcée, encouragée au crime par des chefs audacieux, n'eût trouvé dans les vieillards un frein puissant qui pût la contenir dans le devoir, et lui faire aimer l'ordre? Quel danger pour les mœurs nécessaires en tout temps, et plus encore au commencement d'un empire? La discorde, sans doute, continue l'historien romain, auroit dissipé et ruiné la puissance de cet état encore foible et vacillant; au lieu qu'à l'ombre, je ne dirai pas d'un gouvernement mo-

narchique, mais de l'expérience des vieillards, qui tenoient les rênes de l'administration, elle parvint peu-à-peu et par des accroissemens insensibles, à un point de maturité et de force capables de faire un bon usage de sa liberté, et d'en supporter avec avantage tout le poids.

Le gouvernement monarchique étoit celui qui convenoit le moins aux Romains. Nés républicains, la liberté seule avoit des charmes pour eux; leur ame étoit trop ardente, ils brûloient de s'agrandir, chacun vouloit prétendre à la gloire d'avoir étendu les bornes de l'état; ce

qui avoit rapport à l'administration les échauffoit tous. Il convenoit donc de les accorder entre eux par le charme et l'intérêt de la liberté commune.

On peut dire que tous les rois avant Tarquin le Superbe, y avoient, en quelque sorte, préparé les voies, et en avoient comme jeté les premiers fondemens.

Il est à présumer que la grande politique de Romulus, en établissant le sénat, fut en même temps, outre l'avantage de se procurer des coopérateurs, de voiler adroitement le pouvoir absolu dont il étoit jaloux, pour captiver plus aisément une na-

tion portée de sa nature à l'indépendance : enfin, graces à la piété de Numa, à la bienfaisance qui signala les commencemens du règne de Tullus Hostilius, au mérite accompli d'Ancus Martius, à la sagesse et au désintéressement de Tarquin l'ancien, à la douceur et à la modération de Servius Tullius, la royauté avoit subsisté ; l'orgueil d'un nouveau Tarquin lui porta le dernier coup : de-là le triomphe de la liberté, qui s'accrut dans la suite de plus en plus.

Mais ce seroit nous écarter de notre objet, que de discuter ici à fond, quel devoit être le meil-

leur gouvernement à desirer dans Rome : nous pourrons traiter un jour amplement cet objet à part.

Pour en revenir directement à notre but, nous remarquerons avec Cicéron, que quand on considère l'auguste compagnie du sénat, regardée comme le conseil de la nation, toutes les parties de la république paroissent dans un état de consistance qui ne laisse presque rien à desirer. Il y avoit donc alors des mœurs, puisque, selon l'observation d'un grand magistrat, rien ne maintient plus les mœurs qu'une extrême subordination des jeunes-gens envers les vieillards. Les uns

et les autres sont contenus, ceux-là par le respect qu'ils ont pour les vieillards, et ceux-ci par le respect qu'ils ont pour eux-mêmes.

La journée d'Allia avoit été mise au nombre des jours vraiment malheureux aux Romains. Rome alloit devenir la proie d'un vainqueur insolent. Qu'entends-je ? Dans la désolation universelle, des hommes vénérables par leur âge et les consulats qu'ils avoient remplis, par les triomphes dont ils avoient été honorés, déclarent qu'ils veulent mourir avec les autres citoyens inutiles à la république, et qu'in-

capables de porter les armes et de défendre la patrie, ils ne consumeront pas en vain les vivres de ceux que leur âge et leur force mettent en état de la soutenir.

Consolez-vous, illustres vieillards, ce n'est point seulement par les armes qu'on défend sa patrie ; couvert de lauriers, un héros infirme et courbé sous le poids des ans, s'il n'est propre à en cueillir de nouveaux, apprend aux autres à les cueillir ; jusqu'à la mort, il peut vaincre, en montrant le chemin de la victoire ; et les couronnes qui décorent le front de ceux qu'il a formés, sont autant de fleurons qui ajou-

tent à l'éclat de la sienne. Non, votre vie n'est point inutile à l'etat, si, comme Marius dans sa vieillesse, vous n'allez point tous les jours au champ de Mars, si vous ne combattez pas tout armés comme Pompée, si vous ne montez pas à cheval, si vous ne lancez pas comme lui des javelots. La jeunesse foible, timide, et déconcertée, a besoin, sinon de votre bras, plutôt de vos conseils ; son respect pour vous en garantit le succès. C'en est fait, la victoire se déclare pour les Gaulois ; vivez, non-seulement pour exhorter la jeunesse à disputer aux vainqueurs

de

de tristes dépouilles, mais pour recommander à sa force et à son courage le sort, quel qu'il doive être, d'une ville victorieuse pendant trois cents soixante ans; vivez pour ranimer, enflammer l'ardeur des jeunes citoyens, en leur inspirant l'horreur d'une retraite incertaine et honteuse.

Tu pénétreras dans cette ville fameuse, ambitieux Brennus: mais ne te flattes pas d'y trouver par-tout des victimes à ta fureur; tu la trouveras presque déserte; jusques dans l'adversité, les Romains détestent la honte de céder à leur ennemi: c'est alors qu'au lieu de se laisser abattre,

ils savent s'élever au dessus d'eux-mêmes, et lui en imposer par une ardeur que rien n'égale : vaincre ou périr, plutôt que d'avoir recours à la ressource des lâches.

Noble jeunesse, espérance de la patrie, seul appui qui lui reste dans la disgrace de ses armes, un spectacle digne des dieux se présente à vos regards : contemplez avec admiration ces pontifes, ces anciens sénateurs couverts des plus beaux ornemens de leur dignité, assis sur leur trône curule, d'où Rome les vit tant de fois lui dicter des lois, et soutenir ses intérêts avec un

zèle divin ; contemplez-les avec respect devant le vestibule de leurs maisons, défiant avec fierté leurs vainqueurs, attendant paisiblement la mort, la provoquant même plutôt que de survivre à leur patrie et à leur gloire passée. O merveille ! ô prodige du respect pour la vieillesse ! il devient le signal d'une ardeur toute nouvelle ; du haut de la colline sacrée, seul asyle et unique espoir du salut et de la liberté de Rome, un petit corps de troupes se porte avec impétuosité contre les assiégeans ; bientôt ils sont effrayés, renversés, mis entiérement en dé-

route ; Ardée a déja réparé la honte d'Allia.

Quelque temps après, vaincus dans une autre grande bataille, les Romains s'effrayoient d'une seconde contre un ennemi dont les forces étoient considérablement augmentées ; mais le vainqueur lui-même demandoit la paix, et Rome, en la lui accordant, n'avoit rien à craindre pour son honneur : on délibère ; le sénat, ébranlé par les discours d'un envoyé de Pyrrhus, alloit conclure un traité ; un vieillard se fait porter dans l'assemblée ; sa présence impose un silence respectueux ; il reproche aux

Romains, avec toute l'énergie d'un brave citoyen, leur lâcheté d'autant plus criminelle, que l'ennemi est moins redoutable : à l'instant, la générosité se ranime, toutes les craintes sont dissipées ; Cinéas reçoit ordre de sortir de Rome ; il va rapporter à son maître que la ville lui avoit paru un temple, le sénat une assemblée de rois, et qu'il craint beaucoup du combat contre une hydre de Lerne capable de s'accroître et de se multiplier par ses propres pertes. Peu s'en faut que Pyrrhus ne renonce à la guerre ; néanmoins la bataille se donne près d'Actium : pour cette fois,

le succès est incertain et glorieux aux deux partis ; mais admirons l'effet du respect pour la vieillessse. La même ardeur, inspirée par le vénérable Papirius, persévéroit dans le cœur des citoyens, la même ardeur leur assure enfin une victoire complette : victoire qui, au rapport de l'historien éclairé de cette nation belliqueuse, lui valut la conquête de toutes les nations, ou du moins y contribua beaucoup.

Flaminius avoit proposé une loi, le sénat s'y oppose ; prières, menaces, tout est inutile : la violence et l'opiniâtreté du tribun triomphent même des trou-

pes disposées contre lui. En vain son père emploie les armes du conseil et de la douceur ; en vain il parle avec force , le fils demeure toujours ferme dans sa résolution ; déja le peuple est assemblé : déja il commençoit à faire lecture de sa loi , lorsque son père, transporté d'une juste indignation, s'avance vers la tribune aux harangues , et le saisissant par la main , l'en fait descendre, et l'emmène avec lui.

Je ne sais , dit Rollin , si l'histoire nous fournit aucun fait qui marque mieux combien à Rome l'autorité paternelle étoit grande, et combien elle y étoit respec-

tée. Ce tribun, qui avoit méprisé l'indignation et les menaces du sénat entier, dans le feu de l'action même, et à la vue du peuple si vivement intéressé à la loi qu'il proposoit, se laisse emmener de la tribune comme un enfant par la main d'un vieillard; et ce qui n'est pas moins admirable, l'assemblée, qui voyoit toutes ses espérances détruites par la retraite de son tribun, demeura tranquille, sans montrer par aucune plainte, ni par le moindre murmure, qu'elle improuvât une action si hardie et si contraire en apparence à ses intérêts.

Qu'il me soit permis de faire

ici quelques réflexions à l'occasion de l'autorité paternelle, d'autant mieux qu'elle est liée avec l'autorité de la vieillesse.

Si la nature a établi quelque autorité, c'est, sans contredit, la puissance paternelle ; mais elle a ses bornes, et dans l'état de nature elle finiroit aussitôt que les enfans seroient en état de se conduire.

Quoi ! tandis que l'aveuglement et la foiblesse des enfans n'ont point de bornes, vous voulez en donner à la puissance des pères ? vous permettrez qu'un père, spectateur oisif de l'inconduite de son fils, soit un jour

forcé d'en gémir, sans avoir le droit d'y remédier? c'est-à-dire, que vous voulez que le père ne soit pas toujours père, ni le fils toujours fils. Vous prétendez que la nature ne l'a établi que pour un temps son ministre dans l'éducation des enfans, et que ce temps une fois passé, l'éducation finie, son ministère n'est plus. Détrompez-vous; dans le gouvernement des états civils, les ministres se succèdent souvent trop rapidement : on ôte à l'un le manteau de l'autorité pour le donner à l'autre, et le dernier est le seul couvert, tandis que son prédécesseur se voit

tout nu, confondu dans la foule des êtres privés qui ont été quelque chose, et qui ne sont plus rien.

Il n'en est pas de même du gouvernement de la nature, il ne varie point. Un père n'a point à craindre de perdre jamais son autorité. Quel est le temps fixé par la nature où la puissance paternelle doive finir? S'il en est un, c'est l'indépendance qui l'a fixé. Eh! n'est-ce pas elle qui porte tous les jours l'homme au-delà des bornes de la raison?

En supposant que les enfans fussent arrivés à cet âge si heureux, où ils n'auroient plus besoin de maître, de modérateur,

au lieu de puissance les péres n'auroient donc plus que le droit de représentation et de cònseil? la décence, la piété filiale, lieroient donc seules les enfans? Accordons que cela soit dans l'ordre naturel; mais qu'alors le législateur, qui connoît les troubles fréquens arrivés et presque inévitables dans ce même ordre, les réprime, en suppléant à l'autorité naturelle des péres par l'autorité civile, ne seroit-ce pas, en quelque sorte, perfectionner la nature, et donner aux enfans un double préservatif contre les égaremens auxquels ils ne sont déja que trop enclins? Combien de fils

fils rebelles ! combien de mariages contractés sans le consentement des parens, fruits malheureux de l'imprudence, et souvent aussitôt maudits que formés ! Quel avantage produisent ces formalités inventées par la loi, et si faussement appelées respectueuses ? Sans doute, il convient de mettre des bornes à la tyrannie de quelques péres ; à la bonne heure : mais que la loi leur demande la raison de leur opposition, qu'elle la pèse selon toute sa force, et qu'ensuite elle leur conserve, ou leur ôte, seulement pour le cas présent d'une opposition injuste, l'autorité na-

turelle qui ne leur a été confiée que pour n'en pas abuser. Encore, je ne sais trop si le bien qui résulteroit de ce relâchement des lois générales et primitives, ne seroit pas effacé par les abus sans nombre qui naissent tous les jours de la liberté accordée aux enfans de résister à leurs pères en certaines circonstances. A force d'adoucir et de restreindre les lois, nous parvenons à les détruire.

L'ordre naturel exige dans les enfans la soumission à leurs pères; c'est à ceux-ci qu'il appartient de les diriger dans toutes les actions de leur vie: malheur

au fils rebelle qui oseroit se plaindre d'être trop long-temps en tutèle ! Hélas ! le temps approche peut-être où ce père, dont il se plaît à secouer l'autorité légitime, descendra dans la tombe, d'où il ne sera plus temps d'invoquer son appui. Que fait contre le bien de la loi, le malheur de quelques individus tyrannisés, s'il est prouvé que le plus grand nombre y trouveroit son avantage ? S'il est des pères peu dignes de l'être, il est bien plus d'enfans indignes de leurs bontés ; et d'ailleurs, sont-ce toujours les mauvais pères qui font les mauvais enfans ? Qui vous a

dit que tel mauvais enfant, né d'un bon père, ne l'avoit insensiblement endurci et rendu mauvais, qu'à force de l'avoir irrité par ses égaremens? Rendez à la loi primitive toute sa force, et vous aurez moins de rebelles; il n'est pas vrai qu'aucun homme n'ait reçu le droit de commander aux autres. Par là même que le père est toujours père, il doit jouir toujours des mêmes priviléges sur ses enfans, et l'autorité du vieillard devroit s'accroître en proportion de l'âge qui le rend de plus en plus respectable.

Je distingue deux libertés; l'une morale, et l'autre d'indé-

pendance : la première est un présent du ciel, elle existe incontestablement en nous ; l'homme lui doit le moral de ses actions ; c'est par elle que la vertu existe ; sans elle le vice n'auroit rien d'odieux : l'autre, seroit le plus grand des maux, elle troubleroit tous les ordres à la fois : lois divines, lois humaines, devoirs de religion, devoirs de société, fondemens inébranlables de la tranquillité publique et particulière, vous ne seriez plus que des mots vides de sens. C'est cette liberté destructive de tout bien que j'attaque ; c'est par elle sans doute que fut inventé ce

système affreux et absurde qui germe dans tous les cœurs, qui échauffe toutes les têtes, et qui produit tant de malheurs ; je veux dire le système de l'égalité, système qui n'a fait jusqu'ici, de tous ceux qui l'ont embrassé, que des monstres. Et ce sont des philosophes, et ce sont des sages qui l'ont préconisé et le préconisent tous les jours ! Y croient-ils eux-mêmes à ce système ? J'en appellerois à leur propre témoignage, s'ils vouloient un instant écouter la raison ; je les regarde comme ces libertins qui, pour s'étourdir sur le fâcheux état de leur conduite,

cherchent par-tout à grossir la foule de leurs prosélytes. Tous les hommes sont nés égaux ; oui, si vous ne les considérez que distributivement : mais, placez-les une fois dans l'ordre social, dès-lors les uns deviendront supérieurs, les autres inférieurs ; dès-lors vous verrez naître entr'eux les relations nécessaires de père et de fils, de jeunes et de vieillards; et par une suite également nécessaire, vous serez forcés de reconnoître en eux une liaison, un enchaînement de commandement et d'obéissance, d'attachement et de respect : vous laisserez chacun à sa place, et vous

trouverez que tout est bien.

Mais, poursuivons le récit des preuves tirées de l'histoire d'un peuple si redevable à la vieillesse.

Justinien étoit au comble de la gloire; il avoit triomphé, par la prudence de Bélisaire, des Hipatius, des Pompéius, des Protéas: les Perses étoient vaincus, les Vandales exterminés, l'Afrique reconquise, les Goths subjugués en Italie, les Maures défaits, l'empire romain rétabli dans sa première splendeur, les lois romaines recueillies, rédigées et observées; les mœurs publiques en vigueur ajoutoient encore à l'autorité législative;

Bélisaire étoit respecté, honoré : mais hélas ! la reconnoissance est un fardeau trop pesant pour les hommes ; dans la prospérité, ils oublient leur bienfaiteur : le libérateur de l'empire ne jouit pas long-temps des honneurs qui lui sembloient acquis à tant de titres ; au lieu de respects, il se vit indignement chargé d'accusations, condamné, puni, chassé ignominieusement, et sans égard pour sa vieillesse : lois, administration, finances, discipline militaire, tout étoit devenu la proie de la licence, pour laquelle il n'y eut rien de sacré. A travers les ingrats qu'il avoit

faits, Bélisaire s'enfuyoit sans se plaindre des rigueurs de son sort; l'état de misère où il étoit réduit, loin de porter atteinte à la bonté de son ame, loin d'affoiblir en lui l'amour du bien, ne faisoit que le ranimer davantage. Il me semble le voir, cet illustre infortuné, aux prises avec le malheur, lui disputant le triomphe; ni le mépris, ni la honte, ni l'infamie dont on l'a couvert, rien ne le rebute : il est instruit des abus; il ose encore proposer des ressources utiles, insister sur la meilleure forme du gouvernement. Trop heureux, si, au défaut de la vigueur d'un corps qui

n'est presque plus, il pouvoit, par ses lumières, être utile à chacun, et arracher l'état entier à la ruine qui le menace !

Ainsi, lorsque toute l'Italie fut devenue la conquête de Théodoric, Boèce, trois fois consul, après avoir préservé ses concitoyens des usurpations d'un Conigaste, réprimé les entreprises criminelles d'un Treguilla, grand-maître de la maison du roi; après avoir empêché un préfet du prétoire de dépouiller, par un monopole odieux, la province de Campanie; conservé les biens du consulaire Paulin, malgré l'avidité insatiable d'une foule de

courtisans; confondu la méchanceté d'un Cyprien délateur infâme ; délivré le peuple romain de toutes les viles sangsues qui ne travailloient qu'à l'accabler par des impôts aussi inhumainement exigés, qu'artificieusement imaginés; après avoir pris généreusement la défense du sénat contre les accusations du tyran Théodoric; après avoir mérité la confiance du roi et des sujets; Boëce, ce ministre incorruptible qu'on ne sauroit trop rappeler au souvenir des hommes en place, voit, dans sa vieillesse, s'élever contre lui tous les méchans. Déja sa perte est jurée ; il est arrêté, conduit

à Pavie, et jeté dans une obscure prison. Secourable sagesse! c'est-là que vous vîntes lui dicter les plus excellens traités, et sur-tout ce livre précieux, monument éternel de sa grandeur d'ame; c'est-là que, fortifié contre tous les événemens par la considération des grandes vérités qu'il développe avec tant d'énergie dans cet ouvrage immortel, il vit la mort sans la craindre, la reçut en héros, et pour dire encore plus, en chrétien.

Que c'est une belle chose qu'une vieillesse étayée sur la vertu, victime parée de ses belles actions, de l'injustice d'au-

trui, et de ses propres malheurs !

Mortels envieux et calomniateurs, votre ingratitude n'est funeste qu'à vous ; elle donne un nouveau lustre à la gloire des grands hommes que vous osez abaisser ; ils s'élèvent d'eux-mêmes, à l'aide du vrai mérite qui les distingue : sur les ruines de leur première grandeur, je les vois triomphans et glorieux ; plus ils sont petits aux yeux de l'envie, plus ils paroissent grands à ceux qui savent les apprécier, plus ils le sont en effet. Ainsi, le diamant brut, enfoui dans le sein de la terre, est rejeté du

rustre imbécille ; l'artiste, au contraire, qui en connoît le prix, s'en empare avec avidité ; plus il craint de le perdre, plus il est assuré d'en retirer beaucoup.

On me pardonnera cette digression ; je la devois au respect pour la vieillesse, lequel doit animer tout être raisonnable. Seroit-ce un hors-d'œuvre que de louer le vieillard, quand je dois me borner aux effets avantageux du respect pour la vieillesse relativement aux mœurs publiques ? La vieillesse et le respect qui lui sont dus, sont identifiés ensemble. Que ne doit-on pas espérer de l'un et de l'autre ?

Je reviens sur mes pas, et je découvre de nouveaux traits qui consacrent le respect pour la vieillesse. Nous venons d'admirer l'héroïsme de Bélisaire et de Boèce, deux mots vont caractériser le courage patriotique de deux autres vieillards également recommandables.

Le consul Cnéius Carbo vouloit engager Plaisance dans le parti de Marius contre Sylla; il demande des ôtages à Castricius, prétendant l'intimider, en lui disant qu'il avoit beaucoup d'épées. — Et moi beaucoup d'années, reprit le généreux Castricius.

César étoit parvenu, dans son consulat, à ce degré d'autorité qui le rendoit presque l'arbitre et le modérateur de toutes les assemblées du sénat ; il ose se plaindre un jour de l'absence des sénateurs : on craint vos armes et vos soldats, lui dit Causidicus. Eh! pourquoi donc, reprit César, la même crainte ne vous a-t-elle pas retenu chez vous ? — C'est que le peu de vie qui me reste ne mérite pas que je le ménage.

Telle fut la fermeté de Césellius en parlant aux triumvirs.

La vieillesse est donc d'une puissante ressource. Que l'orateur romain avoit bien raison de

dire : vous trouverez dans les histoires étrangères que les plus grandes républiques ont été détruites par les jeunes-gens, soutenues et rétablies par les vieillards.



CHAPITRE XV.

Des mœurs des anciens Francs. Origine des sénéchaux et des sénéchaussées : leur utilité et leurs privilèges. Respect de nos rois pour la vieillesse. Les places de l'état confiées aux vieillards.

POURQUOI n'avons-nous pas, comme à Lacédémone, une loi expresse qui oblige de porter honneur et d'obéir à tout vieillard ?

Les anciens Francs étoient si attachés à cette loi de la nature, que, selon le rapport d'un historien philosophe, les mœurs

étoient plus chez eux, que les plus fortes lois chez les autres nations.

En France, nous n'avons point vu de sénateurs, mais des sénéchaux ; il paroît que dans l'origine, c'étoit le plus ancien officier d'une maison, lequel en avoit le gouvernement : il y en avoit non-seulement chez les rois et chez les grands, mais même chez les particuliers.

Cette charge, qui fut autrefois l'une des plus considérables de l'état, me paroît un monument authentique du respect pour la vieillesse, en l'honneur de laquelle on pourroit dire qu'elle fut établie.

Ce n'étoit point assez que la nature eût gravé sur le front des vieillards les devoirs respectueux de la jeunesse envers eux, leur autorité imprescriptible devoit encore recevoir le sceau royal et législatif. Répandus dans les villes et dans les provinces, les sénéchaux, comme autant de sénateurs, y rendoient la justice au nom du prince : dépositaires de sa volonté suprême, préposés au dessus de tous les autres juges, ils étoient en même temps les garans de la fidélité des peuples ; leur pouvoir s'étendoit sur les lois, les finances et les armes. Les grands sénéchaux des princes avoient l'intendance de leur

maison en général, et singulièrement de leur table ; ce qui leur fit donner le titre de *dapifer*, aujourd'hui changé en celui de grand-maître de la maison chez les princes, ou maître-d'hôtel chez les autres seigneurs ; distinction qui annonçoit particulièrement la confiance qu'on avoit en leurs services. Chargés du commandement des armées, dans les combats, ils portoient la bannière du roi. Les circonstances ont ensuite amené un nouvel ordre de choses ; cette charge importante de la couronne a été supprimée : mais il existe encore des jurisdictions, qui, quoique

dépouillées de leurs anciennes prérogatives, confiées peut-être indistinctement à de jeunes-gens, sur la bonne-foi des répondans commis par la justice du prince pour juger de leur capacité, conservent encore leur première dénomination de sénéchaussée, comme pour apprendre à celui qui en est pourvu, l'étroite obligation où il est d'apporter dans l'exercice de cette charge la maturité et l'expérience d'un vieillard.

On peut dire, à la gloire de nos rois, que depuis l'époque de la monarchie jusqu'à nos jours, les grandes places de l'état n'ont été pour l'ordinaire confiées qu'à des vieillards, ou du moins à des

gens voisins de cet âge. Tel est l'esprit d'un bon gouvernement; tel est le vœu de tous les peuples. La maturité du maître ou de ses ministres est le garant de l'obéissance des sujets.



CHAPITRE

CHAPITRE XVI.

Pourquoi le vieillard peu respecté en France. Caractère du François. Bravoure des Romains, dépendante des circonstances. Bravoure du François, naturelle et indépendante de tout ce qui pourroit l'altérer. Mépris pour la vieillesse, cause de l'indifférence pour la patrie, & de la lâcheté.

PAR quelle fatalité le vieillard est-il donc à présent moins respecté en France que par-tout ailleurs ? De tous les peuples, le François est peut-être le plus frivole ; il n'aime que ce qui flatte ses goûts et ses passions. Le vieil-

lard toujours ferme dans ses pratiques, austère dans ses habitudes, lui convient peu, ou point du tout; il le fuit, et court se précipiter dans le sein d'une jeunesse volage, qui lui offre sans cesse de nouveaux amusemens: son esprit aime à se repaître de nouveautés. L'esprit suit aisément la pente du cœur.

Dans la société, le vieillard n'est plus qu'un hors-d'œuvre; détachés de nos pères, ainsi nous le devenons peu-à-peu des pratiques qu'ils nous prêchent; il nous faut de nouveaux établissemens; rien de ce qu'ils ont fait ne nous convient: nous voulons enchérir sur

leurs idées, sur leurs ouvrages, sur leurs coutumes. A force de rafinement, bientôt il arrive que tout est bouleversé ; il n'existe plus rien de ce qui existoit : ce n'est plus l'œuvre de nos pères qui paroît, c'est la nôtre ; ou plutôt ce n'est rien, puisque rien ne peut nous fixer. Par une suite nécessaire de notre inconstance, il n'est pas jusqu'à notre patrie qui ne nous devienne insipide : ce noble amour qui fit autrefois les beaux jours de Rome, de Lacédémone et d'Athènes, n'est plus qu'un mot : dans la spéculation, nous n'osons lui ravir son énergie ; mais nous sommes rebu-

tés, quand il s'agit de le mettre en exécution ; ce n'est plus qu'une chimère propre à échauffer l'imagination : on s'en occupe un instant, pour convenir l'instant d'après de la difficulté, pour ne pas dire de l'impossibilité de la réaliser. Notre patrie devient celle qui nous intéresse le moins ; nous la retrouvons par-tout où nous sommes bien ; cosmopolites ingrats, nous ne savons nous fixer qu'aux lieux qui nous flattent davantage, étrangers par-tout où le plaisir n'existe pas pour nous : de-là naît une indifférence marquée dans le caractère de chacun de nous pour tout ce qui de-

vroit l'intéresser le plus, indifférence qui amène insensiblement la lâcheté.

Mais le François est-il donc lâche? Je ne dois ni ne veux déclamer ici contre une nation qui s'est si souvent acquis de la gloire ; loin de moi l'idée de ravaler tant soit peu le mérite réel qui l'a toujours distinguée : elle a eu ses grands hommes, et ce seroit peu les connoître que de les croire inférieurs à ceux que nous admirons encore dans les fastes de l'ancienne Rome. Elle est brave sans doute ; et j'admire d'autant plus sa bravoure, qu'elle n'est point, comme chez les anciens

Romains, l'effet de cet esprit national qui les enchaînoit tous aux intérêts de l'état.

Une république ne peut se soutenir sans l'amour de la patrie; il est le ressort qui fait mouvoir toutes les parties de l'état. Dans une monarchie, c'est l'honneur qui agit. A ce mot, le François, tout frivole qu'il est, s'éveille; on diroit qu'avec la vie, il a reçu en même temps le courage: la victoire l'appelle, il y vole; il revient couronné des lauriers de la paix, dont il vient d'être l'artisan; et son triomphe lui devient d'autant plus précieux, qu'il le voit partagé par celle qu'il

aime, et dont il est aimé. Heureux le peuple ainsi formé! Pour lui la route de la vie n'est parsemée que de roses; il jouit auprès des belles, il jouit dans les combats, il jouit aux champs, il jouit à la ville; il est toujours lui-même par-tout, c'est-à-dire, toujours gai, toujours sémillant, toujours le plus aimable et le plus honnête. Bien différent de ces êtres atrabilaires, sans cesse travaillés de mille réflexions accablantes, nourris des vapeurs de la plus noire mélancolie, importuns à eux-mêmes et aux autres, trainant à peine le poids incommode de leur existence, ennemis par

réflexion, ennemis implacables; de ces êtres si fiers qui ne savent pardonner à personne, non plus qu'à eux-mêmes; de ces êtres qui osent se dire les plus forts, en se privant avec brutalité d'une vie dont ils ne peuvent braver les revers; de ces êtres qui, des sentimens les plus naturels, se sont fait un art mensonger.

Romains infortunés, si votre caractère eût été celui des François, vous existeriez encore; mais trop fiers pour être dociles, à force de secouer le joug des autres, vous êtes parvenus à secouer celui de votre propre patrie: ainsi, par un rafinement

extraordinaire d'intérêt exclusif, vous avez détruit le grand ouvrage de votre union. Cette vertu dont vous tiriez tant de vanité, dépendoit de trop de circonstances; elles ont changé, votre sort a dû changer aussi. Forcés de vous plaindre, nous le sommes aussi de ne point vous imiter; nous voulons être courageux, et ne devoir qu'à nous-mêmes notre courage. L'honneur sans intérêt, voilà notre devise, et celle des vrais héros.

Indifférent pour la patrie, adonné à la frivolité, le François n'en est donc pas moins brave. Admettons cette exception, peut-

être la seule qu'il soit possible de faire ; mais il n'en sera pas moins vrai qu'en général l'indifférence pour la patrie produit la lâcheté, et que l'une et l'autre naissent du mépris pour la vieillesse.

Le respect pour la vieillesse est inséparable du mépris pour les foyers domestiques ; ôtez l'un, vous détruisez l'autre infailliblement : qu'est-ce que l'amour de la patrie, si ce n'est l'amour de ces lieux sacrés qui, en nous retraçant la demeure des nos pères, nous porte à les respecter partout où ils ont existé pour nous?

CHAPITRE XVII.

Que le respect pour la vieiellesse est propre à inspirer le dégoût de toute frivolité. Avis au beau sexe. Danger de l'union de deux jeunes époux. Usage du bon vieux temps peu suivi. Age convenable au mariage pour les deux sexes.

A CET amour des anciennes pratiques, à celui de la patrie dont je viens de parler, le respect pour la vieillesse ajoutera le dégoût de tout ce qui s'appelle frivolité; il fera disparoître ces idées d'inconstance qui énervent; avec lui, ce tyran trop aimable, et

tout à la fois trop aimé, qui, sous cent formes différentes, se replie sans cesse pour nous captiver ; ce despote orgueilleux, introducteur du luxe et de la mollesse, sangsue impitoyable qui ne vit que des débris de l'aisance publique et particulière ; ce fléau destructeur des citoyens et de la patrie, ce maître qui ne fit jamais que des esclaves et des lâches, vous le verrez perdre insensiblement son empire, s'altérer, et finir tout-à-fait : comme le vieillard, vous direz cent fois en vous-mêmes, vous le publierez hautement : eh ! laissons-là les fleurs, leurs parfums endorment

le

le sage, et le jettent dans une ivresse mortelle. Encore si, comme l'abeille, nous savions en composer un miel utile et agréable ; mais en nos mains, elles se fanent, meurent, et nous donnent aussi la mort. Comme le vieillard, vous direz à ces fausses amantes du plaisir et de leurs charmes : ah ! si vous vous aimez, laissez-là ces panaches, abaissez ces têtes altières, dépouillez-vous de ces vains ornemens : la vertu dédaigne de marcher sous de tels étendards ; elle s'humilie ; sur son front brille la modestie, et sa beauté est simple ; la pudeur est le seul fard de sa figure,

chez elle la ceinture de Vénus est en même temps celle des vestales.

Sexe charmant, par quel aveuglement êtes-vous parvenu à vous estimer assez peu pour ne pas espérer de plaire sans les ressources de l'art ? Vous ignorez votre véritable intérêt ; plus je vous vois ajouter d'attraits étrangers à ceux que la nature vous a donnés, plus vous rendez l'homme exigeant et délicat dans ses goûts. Hélas ! il ne l'est déja que trop ; le rafinement vous perd tous les deux : on peut épuiser l'art ; il devient insipide à force d'être recherché ; mais la nature

est une beauté toujours nouvelle, on la préfère dans tous les temps.

Au lieu de ces papillons volages qui, après avoir goûté quelques instans les douceurs du repos sur votre sein, s'empressent de porter leur hommage à d'autres belles, j'oserois presque vous dire : choisissez, non pas un vieillard, je vous révolterois peut-être ; mais un homme d'un âge mûr, dont la sagesse a fait taire les passions ; il saura vous aimer ; il n'aimera que vous, ne verra rien que par vous, qui embellirez tout à ses yeux : vous serez en même temps et le terme

de ses desirs, et le comble de son bonheur.

Pour vous, amantes grossières, qui ne savez estimer l'amour qu'au prix des sens, ces considérations vous sont étrangères; je ne les adresse qu'à ces ames privilégiées auprès desquelles un cœur tendre et fidèle est d'un prix infini; c'est à elles que je demanderai si elles ont jamais vu de ménages plus heureux que ceux où la prudence mûre de l'époux sait tempérer et corriger doucement les foiblesses de l'épouse. Pourquoi tant de mariages où regnent la zizanie, le désordre, et souvent pis encore?

N'imputez ce malheur qu'à l'union de deux jeunes-gens qui n'ont souvent rien de commun entre eux qu'un goût égal pour les plaisirs destructeurs de la paix des ménages. Pour une Annette et un Lûbin, combien d'infidèles occupés à chercher ailleurs un bonheur qu'ils ne devroient trouver que chez eux ?

Défiez-vous de cette inclination vaporeuse, qui porte deux amans, dans la fougue de l'âge, à s'unir par des liens indissolubles ; vous croiriez que c'est l'aurore d'un beau jour : ne vous y trompez pas, ce n'est qu'un soleil brûlant, dont l'éclipse totale

sera bientôt suivie d'un orage funeste.

Ce n'étoit pas l'usage du bon vieux temps; on remontoit alors aux premiers principes. L'amour sans la raison n'étoit pas cru, et les convenances du cœur ou de la fortune n'entroient pas seules dans le choix des époux; on exigeoit toujours que l'un fût plus âgé que l'autre : la jeunesse du côté de la femme, dont le sexe semble destiné à vieillir plus tôt; et la maturité du côté de l'homme, dont les travers sont si dangereux dans la jeunesse, et que la nature a voulu faire vieillir plus long-temps, comme pour le

dédommager d'avoir commencé plus tard à exister pour lui-même. Ne semble-t-il pas qu'à l'âge de quinze ou seize ans, une femme soit un modèle accompli de raison ? Voyez son maintien, avec quel art elle sait le composer ! la pudeur embellit ses charmes, et la prudence règle tous ses pas. La voilà devenue mère ; elle possède le talent de gouverner son ménage ; tout annonce le bon ordre et l'harmonie dans son domestique. Jetez les yeux sur un jeune-homme du même âge ; c'est un fou que rien ne peut fixer, qui embrasse tous les objets par manière d'amusement, sans les

aimer, et les quitte sans les regretter, pour s'élancer vers de nouveaux. Qu'est-ce à dix-huit ans? c'est un autre fou d'autant plus suspect, que les passions qui le maîtrisent ont acquis plus de force. S'agit-il de plaisir, il s'y livre tout entier : mais en affaire de raison, il échoue dès le premier instant; la moindre difficulté le rebute, la prudence lui manque; il n'est propre qu'au plaisir, et ne se croit bien que dans son sein. Que dirai-je de son état à vingt-cinq ans? Helas! il est bien dangereux qu'à cet âge il n'ait pas encore la force de rompre les habitudes qu'il a contractées.

Quel est donc l'âge raisonnable où l'homme est le plus propre au mariage? Tout le temps qui précède la vingt-cinquième année ne seroit qu'une pure perte ; au sixième lustre, la raison commence à diminuer l'empire du cœur, et les passions reconnoissent un maître capable de les subjuguer. Un tel homme doit naturellement avoir une autorité légitime sur son épouse moins âgée de moitié. Mais que les temps sont changés ! Ce n'est plus l'homme qui doit commander à la femme. Qu'importe, dit-on, que ni l'un ni l'autre ne soient faits pour se commander ? Ils

sont égaux dès qu'ils sont unis, et ils le sont d'autant plus qu'ils diffèrent moins par l'âge. Mais le mariage est une société, et toute société demande un chef; où sera-t-il entre deux êtres foibles, sans expérience? Semblables à deux aveugles, ils oseront peut-être se conduire, et l'un et l'autre feront la même chûte.



CHAPITRE XVIII.

Que le respect pour la vieillesse contribue à l'ordre social, politique, civil et militaire. Mépris pour la vieillesse, cause de la décadence de Rome. Ordre hiérarchique fondé sur le respect pour la vieillesse.

Je viens de hasarder un systême; je m'attends bien qu'il ne sera pas suivi, au moins paroît-il fondé sur la raison. Qu'il soit dangereux d'unir ensemble deux jeunes-gens, on peut dire néanmoins qu'une bonne éducation, des mœurs pures, l'exemple de parens sages, paisibles dans leur famille

dont ils se plaisent à maintenir l'union, et sur-tout le respect pour la vieillesse, écarteront tout inconvénient. Retenue par ce frein puissant, non-seulement la jeunesse s'éloignera de toute espèce de frivolité, mais encore elle se portera d'elle-même à toutes les vertus utiles dans l'ordre social.

Fondé sur le même principe, le philosophe de Genève nous a laissé à cet égard le plus parfait modèle d'éducation. Voyez son *Emile*. » Personne ne sera plus exact à tous les égards fondés sur l'ordre de la nature, et même sur le bon ordre de la société ; mais

le

les premiers seront toujours préférés aux autres, et il respectera davantage un particulier plus vieux que lui, qu'un magistrat de son âge : étant donc pour l'ordinaire un des plus jeunes des sociétés où il se trouvera, il sera toujours un des plus modestes, non par la vanité de paroître humble, mais par un sentiment naturel et fondé sur la raison ; il n'aura point l'impertinent savoir-vivre d'un jeune fat qui, pour amuser la compagnie, parle plus haut que les sages, et coupe la parole aux anciens ; il n'autorisera pas pour sa part la réponse d'un vieux gentilhomme à

Louis XV, qui lui demandoit lequel il préféroit, de son siècle ou de celui-ci : » Sire, j'ai passé ma jeunesse à respecter les vieillards, et il faut que je passe ma vie à respecter les enfans. «

En effet, quel sujet de plainte n'auroit pas à former l'homme sage qui jetteroit les yeux sur un gouvernement dont les emplois les plus importans seront possédés par des jeunes-gens ? La sagesse éclairée est-elle donc obligée de plier sous la main de l'inexpérience ? Quand il verroit un jeune fat à peine sorti de l'école, qui n'a pour tout mérite que le foible avantage d'un revenu con-

sidérable, pourroit-il ne pas gémir d'avance sur le malheur de ceux dont la fortune ou la vie ne sont fondées que sur le gain d'un procès ? Pour peu qu'un avocat instruit sache éluder l'affaire, en donnant à des mensonges un air de vérité, le juge est séduit : delà tant d'injustices qui font le désespoir de l'humanité. Quand il verroit dans le militaire donner de préférence le commandement à de jeunes officiers pleins de valeur sans doute et de bonne volonté, mais incapables d'en tirer un parti toujours avantageux à l'état, faute de lumières et d'instruction, qu'une pratique de

quelques années n'aura pu leur procurer; ne seroit-ce pas intervertir tout à la fois et l'ordre de la nature et celui de la justice ? Ne seroit-ce pas dégoûter du service ce brave homme qui a consumé ses années et sa fortune pour s'y distinguer ? Ses cheveux blancs auroient ajouté à l'autorité de chef, au lieu qu'elle expireroit bientôt entre les mains de la jeunesse, dont les vices, ou tout au moins la légéreté se communiqueroit insensiblement à toutes les parties de la troupe.

De pareils abus hâtèrent la décadence de Rome profane; devenue dans la suite le siège de l'em-

pire chrétien, on la vit, toutes les fois que les chefs osèrent adopter ces abus, en proie à des troubles, à des divisions intestines : mais il étoit écrit, en caractères éternels, que la pierre fondamentale de l'église subsisteroit jusqu'à la consommation des siècles, et que, malgré le déluge universel, l'arche sacrée braveroit les flots. Grand Dieu ! si cet empire spirituel que vous-même daignâtes fonder, et que vous conservez tous les jours, ne devoit pas être inébranlable ; si sa perpétuité n'étoit pas aussi reconnue, je serois tenté de croire que le mépris pour la vieillesse

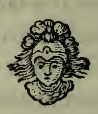
lui avoit enlevé quelquefois, et lui déroberoit encore sa force et son éclat. Mais aujourd'hui que tout est en paix; que les successeurs de Pierre, distingués par une sagesse éminente, forcent l'admiration même des peuples infidèles; aujourd'hui que l'ordre hiérarchique est établi sur des principes de prudence et d'équité, que les places les plus importantes ne sont données pour l'ordinaire qu'à des gens mûrs et éclairés, et que la vieillesse est devenue un titre presque indispensable pour parvenir au souverain pontificat, ne pourroit-on pas dire que l'église est redevable

de sa tranquillité aux déférences respectueuses dont elle honore si soigneusement cet âge, hélas ! devenu plus rare de jour en jour, et sur-tout à cette sage distribution des places ? Qui ne sait qu'à la fleur de l'âge, dit l'orateur romain, la témérité domine, et la prudence lorsqu'on est sur le déclin ?

Détournons les yeux du spectacle effrayant des fautes multipliées commises par tant de grands hommes dans leur jeunesse ; s'ils eussent toujours été jeunes, bien loin de les admirer aujourd'hui, nous n'aurions qu'à gémir de leur aveuglement. Il

semble que l'histoire n'ait éternisé les défauts de leur jeune âge, que pour exciter davantage notre admiration à la vue des hauts faits qui accompagnèrent leur vieillesse.

Le tableau le plus frappant seroit sans doute celui dont la jeunesse feroit l'ombre et la vieillesse le sujet.



CHAPITRE XVIII.

Jeunesse et vieillesse de Louis XIV, opposées l'une à l'autre. Fruits du respect pour sa vieillesse. Réflexion courte sur l'influence du respect ou du mépris pour la vieillesse sur les mœurs publiques. Eloge de Louis XVI. Ordre établi dans l'état. Economie. Suppression du luxe de la cour.

Avide de conquêtes, l'ardent et impétueux Louis XIV ne respiroit dans sa jeunesse que combats et victoires. A son exemple, ses sujets se portoient à tous les excès de l'ambition; mais, paisibles comme leur roi dans sa vieillesse, ils

surent le respecter assez pour craindre même de lui reprocher ses fâcheuses défaites, et supporter, sans se plaindre, les impôts excessifs que le malheur des temps avoit rendus nécessaires : autres temps, autres mœurs. Louis, plus héros dans le déclin des années et de la prospérité, que dans le brillant de sa jeunesse, acquiert de nouveaux droits à l'estime et à la vénération de son peuple ; sa vertu éprouvée par de fréquentes et cruelles disgraces, l'avoit convaincu du néant des grandeurs humaines, et des triomphes qu'on achète si cher. Ce n'étoit

plus ce luxe qui amollissoit les grands, ces factions intéressées et si dangereuses qui les divisoient, cette ambition insatiable qui en faisoit autant de tyrans; ce n'étoit plus cette bravoure qui tenoit plutôt de la barbarie que de la générosité; l'urbanité, la douceur, avoient pris la place de la fierté nationale; on admira dans les personnages les plus graves de l'état par leurs emplois, toutes les qualités qui rendent l'homme aimable, et cher à la société dont elles resserrent les liens, en même temps qu'elles l'embellissent et la perfectionnent; ce n'étoit plus cet esprit

d'indépendance en matière de religion, qui en avoit rendu les ministres odieux: ce que le clergé avoit perdu sous l'empire de la licence, fut compensé par la vénération qu'il acquit alors. Une bulle trop fameuse avoit soulevé une partie de l'église. Louis, parvenu dans l'âge avancé au bonheur d'apprécier pour lui-même et pour ses sujets les avantages de la paix, et craignant de plus fâcheuses divisions, ordonna qu'elle fût acceptée, au risque peu important de brusquer certains esprits.

Cette tempête ecclésiastique, qu'un autre siècle, selon un auteur

teur moderne, disons aussi, que moins respecté dans sa vieillesse le roi peut-être eût vu dégénérer en guerre civile, le respect pour sa vieillesse, s'il ne l'appaisa tout-à-fait, du moins empêcha ses plus dangereux progrès.

Jamais, sous un roi vieux respecté de ses sujets, les mœurs publiques, également respectées, ne peuvent être licencieuses; jeune au contraire, quelque sage qu'il soit, si on le respecte comme on le doit, c'est moins souvent à cause de sa sagesse que de son autorité; et les mœurs que son âge seul ne peut fixer, parce qu'il est celui de l'inconstance, lais-

sent encore appréhender quelques révolutions.

En général, les règnes des princes trop jeunes ont été les plus malheureux : c'est ce que dit le sage, *malheur à la terre dont le roi est un enfant!* et c'est ce malheur dont Dieu menace les Juifs, quand il leur fait dire par Isaïe, qu'il leur donnera des enfans pour princes.

Mais où m'emporte mon zèle pour la vieillesse ? Ne seroit-il donné qu'au vieillard d'être sage? François, l'exemple de votre roi me démentiroit. Assis sur le trône de ses pères, où votre élection libre l'eût appelé en dépit de son

jeune âge, je le vois régner par la sagesse des Nestors, des Titus, des Marc-Aurèles ; il ne l'ignore pas, sans doute, l'influence du respect pour la vieillesse sur les mœurs publiques. Quel exemple il en a donné ! Rappelons-nous cette invitation pathétique et modeste, qui fut faite de sa part à un vieillard retiré depuis long-temps de la cour, de venir auprès de lui pour l'aider à supporter le poids du gouvernement. De combien d'honneurs et d'égards respectueux ne le combloit-il pas tous les jours ? Il en faisoit son conseil et les délices de sa société. Être vieux, n'est qu'un titre de

plus pour avoir droit à son estime la plus particulière. (1) O

(1) Contraint de partager le poids du diadême,
Une de ses vertus est de savoir choisir.

Dorat, *Pièces détachées*.

Je rappelle aussi ce beau morceau du même auteur, *Ode à la Nation*, où Henri IV apparoît à Louis XVI, après la mort de Louis XV, et donne au jeune roi les conseils suivans :

Interroge sur-tout ces vieillards respectables,
Dont la sagesse active a médité les lois,
Connu les vœux du peuple et les fautes des rois,
Et des événemens les leçons redoutables.
La vérité leur plaît, et son flambeau sacré,
Dans leurs paisibles cœurs porte un jour épuré :
L'ambition chez eux satisfaite ou trompée,
Témoin de l'art des cours, n'en est plus occupée.
Leurs conseils t'aideront à régir les humains ;
Et marquant les écueils, leur utile génie,
Lancera sur les flots d'une main applanie,
Le vaisseau de l'état dirigé par tes mains.

François ! ne vous défiez plus de la cour ; ses dangers ont disparu ; tout y porte l'empreinte des bonnes mœurs : l'endroit où réside le respect pour la vieillesse, est un temple interdit au vice, et dont les portes (1) ne s'ouvrent qu'à la vertu.

Déja un nouvel ordre de choses s'élève dans l'état ; les sujets éprouvent les premiers la bienfaisance de leur roi ; de toutes parts on n'entend parler que d'économie ; il en donne lui-même l'exemple : table, gardes, agrémens, utilité de sa vie publique

(1) Cette pensée est d'Young.

et particulière, tout est mesuré au poids de la sagesse et de la justice ; il ne conserve que ce qu'il ne tient pas à lui de refuser à sa dignité.

Désormais cet asyle si respectable et si indignement profané par les vices des grands, ne sera plus en proie aux petitesses du faste qui abâtardit. Le trône brillera de son propre éclat, et tout ce qui l'approche n'aura comme lui que l'aimable simplicité de la vertu. Fuyez donc au loin, méprisables courtisans; le faux éclat qui vous environnoit est dissipé. Ainsi démasqués, que vous reste-t-il ? Dérobez-vous à des yeux

trop pénétrans pour votre vanité. Séparés du reste des hommes, que la plus affreuse solitude devienne votre tombeau : semblables à ces maladies contagieuses, vous empoisonneriez tous ceux qui oseroient communiquer avec vous .... Ah ! plutôt revenez occuper dignement la place que vous aviez auparavant occupée ; au lieu de l'or qui vous couvroit, revêtez-vous du manteau de l'honneur ; que la noblesse soit dans votre ame, avant d'éclater au dehors : mais quelle noblesse ? Non pas celle qui ne connoît qu'un appareil imposant, dont les enseignes sont

toutes marquées au coin de la vanité. Savez-vous en quoi doit consister la noblesse des grands ? dans la pratique de toutes les vertus. La seule gloire qu'ils doivent ambitionner, est de faire le bien. Imitez votre roi, et ne vous flattez pas de l'intéresser autrement. Plus on a de moyens de faire le bien, moins on doit en laisser à faire : voilà le faste de la véritable grandeur, et le seul qui convienne aux courtisans d'un roi vertueux.



CHAPITRE XX.

Luxe et licence trop répandus. Modestie du vieillard opposée à l'orgueil des jeunes-gens. Danger des sociétés où le vieillard n'est pas admis.

LA jeunesse ne connoît point cette espèce de grandeur dont je viens de parler. Ce mérite n'appartient qu'aux ames d'une trempe toute particulière, au sage et au vieillard.

Il est une sorte de luxe qui nous porte à mépriser tout ce qui n'est pas nous. La folie humaine est parvenue au point de n'estimer que soi ; et ce qui est encore

plus ridicule, c'est que cette même folie passe à présent pour sagesse : on l'entrevoit sous un jour si plein de charme, qu'aisément on se laisse séduire. La rose cache l'épine ; on veut la cueillir, sans faire attention aux suites fâcheuses de la témérité. Tout est luxe au dedans de nous ; encore si c'étoit un luxe de vertu ; il vaudroit mieux en avoir trop, que d'en manquer : mais c'est un luxe de vice, une recherche continuelle d'orgueil, d'autant plus vrai, qu'il est plus adroitement ménagé ; il n'est pas jusqu'à notre modestie qui n'en respire le poison.

Qu'il est difficile de se garantir de ce vice, dans nos cercles, au milieu de ceux qui ont trouvé l'art méprisable de se pardonner mutuellement les défauts du cœur ! Le monde est continuellement obsédé par une sorte de gens qui contribuent seuls à le rendre ridicule, et souvent méprisable : esprits foibles occupés sans cesse à jouer le rôle d'esprits forts ; petits êtres dépourvus de bon-sens, mais abondans en mots, qui ne savent rien et parlent de tout ; prodigues du mensonge, et se disant amis du vrai qu'ils ne connoissent point ; impudens raisonneurs, dont le

jargon n'eut jamais rien de commun avec la raison ; qui tranchent en maîtres sur les questions les plus difficiles, et semblent se faire un jeu des sciences les plus abstraites ; qui n'estiment rien de ce qui n'est pas eux. Ce luxe n'est pas seulement dans les discours et dans les actions ; c'est un grand arbre dont la racine existe dans le cœur, et qui s'étend au-delà par des rameaux innombrables.

Le vieillard qui auroit le plus de droit de se suffire à lui-même, est encore le premier à se défier de ses propres lumières. Veut-il donner un avis, ce n'est point sa raison

raison qu'il invoque ; c'est l'expérience : il connoît tous les événemens ordinaires de la vie ; il en a vu de si frappans, qu'il est en garde même contre les plus extraordinaires. Toujours guidé par une espèce d'analogie qu'il trouve entre les revers passés et les revers à venir, il sait inspirer la crainte de ceux-ci par le tableau effrayant de ceux-là. Ce n'est point l'orgueil de dominer, de faire prévaloir son sentiment, qui l'anime : tel point sur lequel on le consulte, lui paroît devoir être décidé de telle manière ; il le dit, parce qu'il le pense ; il en donne la raison; et toujours prêt

à respecter dans autrui celle qui seroit la plus décisive, il feroit croire que la vérité dont sa bouche est l'organe, ne seroit qu'une simple conjecture. Mais que la jeunesse est loin de conjecturer aussi sûrement que le vieillard ! Quelles conjectures que celles d'un homme qui a tout vu, tout su, discuté, approfondi? Au lieu de ces êtres frivoles, turbulens, qui frelonnent autour des sociétés, combien de sages y prendroient place ? combien qui le deviendroient, si le vieillard y étoit plus respecté ? La jeunesse n'est bien avec la jeunesse que pour l'amusement; encore se-

roit-il prudent de recourir aux vieillards, pour éviter les dangers de l'excès qui, en tout genre, devient nuisible.

Mais on veut avoir un champ libre dans ses conversations; on ne prend de plaisir qu'à se repaître de jolis riens, je n'ose ajouter de mensonges séduisans, de médisances et de calomnies, &c. mais on veut y employer à son aise les intrigues de la coquetterie. Là, c'est une femme qui cherche à supplanter son amie par la conquête enviée d'un amant moins aimé pour lui-même, que pour le plaisir de la rivalité : ici, c'est un jeune étourdi, amoureux de

toutes les femmes sans en aimer aucunes, qui joue le rôle d'amant successivement auprès de chacune, et qui finira par les tromper toutes. D'un côté, c'est une de ces femmes trop à craindre pour être aimées, d'une jalousie trop exigeante et trop noire pour inspirer le moindre desir; qui s'efforce de détruire le bel ouvrage de l'union parfaite de deux époux, genre de bonheur qu'elle est condamnée par caractère à toujours desirer, sans pouvoir jamais s'en rendre digne : de l'autre.... Je ne finirois pas, s'il falloit détailler les perfidies, les injustices, en un mot, le danger

de la plupart des sociétés. Malheur à celles dont l'entrée est interdite au vieillard! Sans lui, la raison et la vertu y jouent trop gros jeu.



CHAPITRE XXI.

Respect pour la vieillesse, avantageux pour le maintien de la religion.

O TOI, cause première et pure de l'harmonie publique, égide des bons princes contre les méchans, et des sujets vertueux contre les tyrans, souffle divin, être puissant, né pour la gloire du Créateur et le bonheur de l'homme, religion sainte, ame de l'univers, le premier des vieillards te soutient! L'Étèrnel lui dit, au moment de la première heure du monde: je te donne l'empire sur

l'univers, ouvrage de mes mains; toutes mes créatures disparoîtront successivement devant toi: les houlettes, les sceptres, les monumens, les empires, rien de tout ce qui existe ne pourra te résister! ma religion seule reposera triomphante sur tes ailes, et cette faulx énorme dont tu seras toujours armé, ne respectera qu'elle.

Mais quel sera ton sort? Que deviendroient tes autels sans la main du vieillard? Proscrite, abandonnée, importune et odieuse à la jeunesse, la vieillesse se chargera du poids des ignominies dont le siècle s'efforce

en vain de te couvrir ; elle t'offrira dans son sein un port assuré contre la malignité de tes ennemis.

Que j'aimerois à te comtempler souvent sous ces voûtes superbes, monumens inappréciables de la noble piété d'un grand roi ; sous ce dôme sacré, plus précieux encore par l'encens pur dont il est sans cesse parfumé, que par l'art merveilleux des grands maîtres dont il est l'ouvrage ! Là, comme sous l'ombrage des ailes du Très-Haut, je verrois se rassembler plusieurs fois dans la journée, pour lui adresser leurs vœux et leurs prières, ces hom-

mes du dernier siècle, qu'il suffit d'entrevoir pour être saisi de la plus profonde vénération. Ceux-là, traînant à peine un corps mutilé, plus qu'à demi consumé ; ceux-ci, couverts de cicatrices, écrasés sous le poids d'un corps chancelant, et se soutenant à peine, les yeux fermés à la lumière ; tous uniquement occupés de la grandeur de leur Dieu, oubliant leurs triomphes passés, achetés au prix du sang de leurs frères ; héros, autrefois profanes, prodigues de leur sang pour la patrie ; et maintenant héros chrétiens, regrettant de n'en avoir plus à répandre pour la

cause de J. C. C'est ainsi que la religion consacre le nouvel héroïsme qui les distingue ; c'est ainsi qu'au lieu de ces lauriers qui se fanent, on les voit se préparer la couronne de l'immortalité, récompense de l'homme juste. Jeune-homme, lis tes devoirs écrits sur le front de ces vieillards, et mets sur ta bouche le doigt respectueux du silence. Malheur à quiconque ose porter ses pas dans cet asyle, sans en sortir meilleur !



CHAPITRE XXII.

Qu'il importe aux pères et mères d'accoutumer les enfans au respect pour la vieillesse. Utilité de la bénédiction paternelle. Son usage sacré en France, enseigné par nos rois. Beaux traits de l'empereur Joseph II, actuellement régnant, et de Louis XVI, au sujet de la vieillesse.

QUE les parens accoutument donc leurs enfans de bonne-heure à respecter la vieillesse. C'est en suivant cet usage pratiqué dans tous les temps et chez tous les peuples, qu'ils auront la douce consolation de voir s'élever sous leurs yeux de braves ci-

toyens pour la patrie, des hommes pour la société, et des serviteurs utiles à la religion; ils feront l'honneur de leurs vieux ans : c'est ainsi qu'ils se conserveront à eux-mêmes, sur leurs enfans, cette autorité légitime que la nature leur a donnée, et dont le joug paroît si pesant à la jeunesse de nos jours; car le respect pour la vieillesse est également le respect pour les péres.

L'Histoire Sainte, en nous rappelant la mémoire des anciens patriarches, a consacré l'un et l'autre d'une manière particulière.

Peut-on se rappeler, sans éprouver

éprouver une sainte émotion, le prix infini que les enfans d'Israël attachoient à la bénédiction de leurs péres ? Quel empressement de la part de Jacob à recevoir celle d'Isaac, et quelle douleur pour Esaü d'en avoir été frustré ! N'avez-vous donc, ô mon père ! qu'une seule bénédiction à donner ?

S'il en coûte au cœur de tous les bons François, de se retracer les derniers instans de ces princes qui les gouvernèrent si sagement; de ceux mêmes que les foiblesses de l'humanité, les prestiges de l'erreur et de la flatterie qui environnent le trône, ont

souvent portés à des excès fâcheux ; avec quelle sorte de joie et de consolation ils les verront au lit de la mort au milieu d'une famille chérie et précieuse à l'état, dispenser à chacun les conseils de la sagesse et de la vertu la plus éclairée, le bénir et mourir dans le baiser du Seigneur ?

Cet usage antique des bénédictions paternelles, a toujours existé en France ; nos rois en ont donné les plus grands exemples. Les péres ne se contentèrent pas de la donner au moment où ils alloient quitter pour jamais leur famille ; elle devint le pain spirituel de chaque jour :

mais, hélas! elle n'existe plus que dans quelques maisons, où, comme dans l'arche de Noé, le père des miséricordes conserve encore quelques justes.

Si j'osois mêler au récit de cet usage si louable, un sentiment distingué d'admiration, je rapporterois l'exemple d'une mère qui, dans l'âge des plaisirs, les avantages du rang et de la fortune, que les charmes de la beauté, de l'esprit et du cœur mériteroient de fixer à son char, fait son bonheur d'être elle-même le précepteur de sa fille ; je vous représenterois cette tendre enfant, unique à tous égards, volant

tous les jours à son lever au-devant de sa mère, et n'osant coller sa bouche vermeille sur la sienne, qu'après s'être agenouillée humblement à ses pieds, pour lui demander et recevoir sa bénédiction.

Que la vertu est aimable, sur-tout lorsqu'elle est enseignée par tout ce qui peut la faire aimer !

Le nom de cette mère, je ne le dirai point, ce seroit un outrage fait à sa modestie : il me suffira d'avancer, avec tous ceux qui la connoissent, que dans les cieux elle auroit eu la pomme, et la rose à Salency.

Il n'est point de famille, en Angleterre, où le même usage ne s'observe strictement.

Pourquoi faut-il que par le crime d'un prince violent et passionné, le peuple anglois se soit oublié jusqu'à rejeter la religion de ses péres ? Que ne pouvons-nous en même temps que nous admirons sa justice, son humanité, sa générosité, son courage héroïque, etc., admirer en meme temps sa religion !

Quelque jeunes qu'ils soient, les péres et mères sont toujours des vieillards relativement à leurs enfans ; et ce seroit un crime à ceux-ci, de séparer du respect

filial, celui que la vieillesse a droit d'attendre d'eux. J'ai lu, dans un papier public, cette anecdote précieuse :

L'empereur a accordé la retraite à un officier de quarante ans de service, avec ses appointemens. Sa majesté ayant appris qu'il avoit son père âgé de cent dix ans : allez vers cet homme vénérable, dit le bon prince, et saluez-le de la part de Joseph II.

Je ne me permettrai aucunes réflexions sur cet empereur à jamais mémorable. Sa conduite est son panégyriste, et sa place est déja marquée dans le cœur de la postérité. Le trait que je viens

de rapporter, n'est pas le seul qui le distingue. Comme Titus, il ne passe aucun jour sans donner de nouvelles preuves de sa grandeur d'ame.

Je suis, disoit son auguste mère, en parlant de cet illustre fils, obligée moi-même de l'admirer : il fait de si belles choses, on m'en dit tant de bien, il m'est si tendrement attaché, que le ciel ne pouvoit me faire un plus riche don.

M. Herbin, lieutenant réformé de Dragons, âgé de près de cent ans, étoit entré au service en 1692, et n'en étoit sorti en 1740, que parce qu'il fut réfor-

mé. Cet officier, sans fortune et sans protecteur, accablé de vieillesse, languissoit oublié depuis trente-huit ans environ. Les ministres d'un roi bienfaisant ne laissent pas échapper l'occasion d'exercer la bonté de son cœur; on les voit occupés du soin de rechercher le mérite ignoré, et briguer l'honneur de s'associer en quelque sorte à la bienfaisance du souverain. Le prince de Montbarrey, secrétaire d'état au département de la guerre, avoit su découvrir le vénerable Herbin; il en rend compte à Louis XVI, le 28 juin 1778; et sur le champ sa majesté accorde au vieillard

la croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, et de plus une gratification annuelle de mille livres.

O Louis XVI et Joseph II ! des liens sacrés et chers à vos peuples vous unissent ; continuez de vous ressembler et de vous imiter par les vertus qui caractérisent les bons rois.



CHAPITRE XXIII.

De la Chine.

Si les raisons et les exemples que je viens de mettre sous les yeux ne suffisoient point, qu'on se transporte en esprit à la Chine; à voir les rites, les cérémonies qui y sont établies pour honorer les péres pendant leur vie et après leur mort, qui ne croira que cet état, (1) spectacle uni-

(1) Je vois un peuple antique, industrieux, immense;
Ses rois sur la sagesse ont fondé leur puissance;
De leurs voisins soumis heureux législateurs,
Gouvernant sans conquête, et régnant par les mœurs.

Voltaire, *Orphelin de la Chine.*

que dans le monde, soit par la durée, soit par l'invariabilité de ses maximes, est redevable de sa puissance au respect pour la vieillesse? Ce peuple a conservé une grande admiration pour les avantages qui naissent d'une longue suite d'observations et d'expériences; ni la naissance, ni les honneurs, ni les emplois, ne peuvent autoriser un Chinois à oublier le respect qu'on doit aux cheveux blancs, et le souverain lui-même compte au rang de ses principaux devoirs, d'honorer les vieillards jusques dans les dernières classes du peuple. . . . .

Je ne puis me refuser au plai-

sir de citer tout au long un extrait de l'Histoire générale de la Chine, inséré dans un ouvrage très-utile, fruit du bon goût et de l'application constante à l'étude, d'une femme institutrice aimable du beau sexe.

» Yu-Ouen-Tai, prince de Tcheou, établit des maisons pour nourrir les vieillards, et voulut en personne visiter ces hospices. Il fut à sa ville principale, et entra d'abord dans une grande salle où il les fit inviter de se rendre; ils y vinrent, ayant à leur tête le plus âgé d'entre eux. Dès qu'il parut à la porte, le prince fut au devant de lui; les grands

grands mandarins de la suite du prince rangèrent des coussins au fond de la salle ; les maîtres des cérémonies invitèrent les vieillards à s'y asseoir, et placèrent devant chacun d'eux une table. Les officiers de la bouche apportèrent les mets ; et le prince, les recevant de leurs mains, les présentoit, un genou en terre, sur la table de chacun des vieillards : il leur servit de la même manière des coupes d'or remplies de vin. Le repas fini, le prince renvoya ses officiers, supplia les vieillards de lui donner des instructions pour la conduite et le bonheur de ses peuples. Il reçut toujours

leurs avis avec le plus profond respect, et ne manquoit jamais de venir les consulter dans les occasions les plus importantes. «

L'Histoire de la Chine est un des livres qu'il importe le plus de mettre entre les mains de la jeunesse. La plus belle et la plus saine morale y brille presque à chaque page ; tandis que les autres histoires ne leur offrent que des sièges, des batailles, fléaux de l'humanité ; des victoires souillées par la cruauté (1) et l'orgueil, et tant d'autres traits,

[1] Nous rougissons de sang le char de la victoire,
Peut-être qu'en effet il est une autre gloire.

causes ou effets dangereux des passions : celle-ci au contraire ne respire que les mœurs, ne parle que le langage des mœurs, et ne semble consacrée qu'à perpétuer l'empire des mœurs.

Je regrette de ne pouvoir m'étendre sur l'empereur actuellement régnant à la Chine. L'histoire de sa vie a été jusqu'ici celle du respect pour la vieillesse. Une foule de traits plus frappants les uns que les autres, caractérisent en lui ce noble sentiment. Le

---

Mon cœur est en secret jaloux de leurs vertus ;
Et vainqueur, je voudrois égaler les vaincus.

Voltaire, *ibidem.*

suivant seul formera toujours son plus bel éloge.

On rapporte que deux ou trois fois par semaine, il se rend à l'appartement de l'impératrice sa mère, fort âgée ; et qu'en présence des officiers qui l'accompagnent, il n'ose l'approcher qu'après avoir fait solemnellement devant elle plusieurs génuflexions profondes. Quel exemple pour la jeunesse de nos jours !

Le respect pour les pères (1)

(1) De nos parens sur nous vous savez le pouvoir ;
Du Dieu que nous servons, ils sont la vive image :
Nous leur obéissons en tout temps, à tout âge ;

étoit nécessairement lié, dit l'auteur de l'*Esprit des Lois*, avec tout ce qui représentoit les péres, les vieillards, les maîtres, les magistrats, l'empereur. Il supposoit un retour d'amour pour les enfans; et par conséquent le même retour des vieillards aux jeunes-gens, des magistrats à ceux qui leur étoient soumis, de l'empereur à ses sujets : de-là, l'esprit général de la nation.... esprit qui devroit être celui de toutes les nations. Ce que j'ai dit

---

Cet empire détruit, qui dût être immortel,
Seigneur, étoit fondé sur le droit paternel.

Voltaire, *ibidem*.

de l'univers, Montesquieu le dit de la Chine ; cet empire est formé, dit-il, sur l'idée du gouvernement d'une famille. . . . . Que n'en pouvons-nous dire autant de tous les états ! Si vous retranchez les cérémonies qui expriment le respect que l'on a pour l'autorité paternelle, vous affoiblissez le respect pour les magistrats qu'on regarde comme des péres ; les magistrats n'auront plus le même soin pour les peuples, qu'ils doivent considérer comme des enfans. Ce rapport d'amour, qui est entre le prince et ses sujets, se perdra aussi peu-à-peu. Retranchez une de ces

pratiques, et vous ébranlez l'état..... Ces pratiques extérieures rappellent sans cesse à un sentiment qu'il est nécessaire d'imprimer dans tous les cœurs, et qui va de tous les cœurs former l'esprit qui gouverne l'empire. Eh! quel sentiment? sentiment d'amour pour les péres, de reconnoissance envers le bienfaiteur, de soumission envers le supérieur; sentiment qui doit animer et retenir dans l'union les enfans d'une même famille, les sujets d'un même roi, d'un même état: voilà le sentiment des mœurs publiques, ce sentiment réel, cette force active qui opère

le bien, et ne souffre que le bien.

S'il est vrai, à certains égards, que l'assujettissement servile aux coutumes nationales contribue à perpétuer dans une nation toute sorte d'abus, et à la priver d'une infinité d'avantages, il ne peut exister aucun cas où cet inconvénient puisse avoir lieu relativement au respect pour la vieillesse.

Le respect pour la vieillesse est incroyable dans les régions barbares (île de Madagascar). Il est ordinaire de voit des hommes de tous les âges, aller pleurer sur le tombeau de leurs péres, et leur demander des conseils

dans les actions les plus intéres-
santes de leur vie. (1)

---

(1) Le manque de respect du fils à son père est puni de mort.



CHAPITRE XXIV.

Des régions barbares.

CHEZ les Tartares, le chef est ordinairement le plus âgé de la maison royale; leurs enfans regardent les pères comme les souverains seigneurs et maîtres de la famille, et se font un devoir de les servir en toute occasion. Le même usage se pratique chez les Sauvages de l'Amérique.

Croiroit-on que, parmi les nations les plus barbares, qui ne reconnoissent ni roi, ni chef principal, les hommes se soient fait

une loi de respecter la vieillesse au point que toutes leurs affaires y sont réglées dans l'assemblée des vieillards, où les jeunes-gens assistent moins pour donner leurs avis, que pour apprendre à délibérer ? Croiroit-on que ce respect pour la vieillesse retient unis ensemble ces êtres féroces, qui, tantôt Anglois, tantôt Espagnols, tantôt François, ou autres, suivant leurs intérêts, jusques-là qu'ils sont toujours eux-mêmes par-tout, toujours à eux, quoiqu'ils appartiennent aux autres ?

C'est encore le respect pour la vieillesse qui porte l'Iroquois à

manger ses pères trop âgés, et dont les infirmités lui déchirent le cœur. Témoin de cette conduite, on frissonneroit, on frémiroit, on seroit pénétré d'horreur; mais la réflexion qui en saisit les motifs, seroit presque tentée de la justifier. Ce peuple ne croit pas que les vieillards puissent, après leur mort, trouver une habitation plus convenable que les corps qu'ils ont formés. Ainsi incorporés avec leurs enfans, la mémoire des pères n'en devient que plus sacrée; et la mort qui, souvent avec le temps, détruit tout sentiment de ressouvenir, ne fait qu'accroître leur tendresse

dresse. Etrange coutume, à la vérité ! mais exemple convaincant du respect pour la vieillesse et de ses effets moraux ! puisque avec lui ces hommes ne sont sauvages que pour nous, et qu'entre eux ils sont plus frères que nous ne le sommes peut-être entre nous.



CHAPITRE XXV.

Conclusion de l'ouvrage. Courte récapitulation. Le respect pour la vieillesse doit contribuer à la paix. Vœux pour la perpétuité de la paix.

FAUDROIT-IL de nouvelles preuves de l'influence du respect pour la vieillesse sur les mœurs publiques? Que ne puis-je développer ici toutes les annales du monde, parcourir les deux pôles, embrasser tous les temps et toutes les régions! tous les êtres de l'univers, ceux des siècles passés, du siècle qui s'écoule, et des siècles qui s'écouleront, seroient

autant de garans de cette vérité. Non, jamais il n'existera un temps où les mœurs puissent être, je ne dis pas intègres, hélas ! il s'est enfui rapidement cet âge fortuné de la candeur; mais où l'honnêteté en soit le principe, où les sujets obéissent à leurs princes, les citoyens aux lois; où l'ordre et l'harmonie règnent dans toutes les parties de l'état, sans le respect pour la vieillesse; respect que la nature commande, que la raison rend indispensable, que notre intérêt exige, que la justice assure au vieillard comme le salaire du soin qu'il prend de nous former au bien,

moyen puissant de nous conduire parmi les hommes ; et comment le ferions-nous à travers tant d'écueils où la sagesse plus éprouvée fait plus d'une fois naufrage ? L'art de se conduire, est l'art de se fixer au vrai ; mais dans ce flux et reflux d'opinions contraires, de préjugés impérieux et funestes, de passions ennemies, où est le vrai ? comment le démêler ? Il est sur les lèvres du vieillard ; son cœur en est le sanctuaire, et sa bouche son plus fidèle organe. O vous ! que l'erreur égare, jeunesse présomptueuse et crédule, recueillez-le soigneusement ; loin de vous ce

honteux égoïsme [1] qui vous fait mépriser tout, excepté vous; ce vous qui, valant moins qu'un autre, vous abaisse en voulant trop vous élever : fuyez ce fol entêtement de l'indépendance. Qui de vous oseroit se flatter de se suffire à lui-même ? Attachez-vous à la vieillesse ; sachez la respecter ; en elle, vous trouverez l'expérience du passé, du présent et de l'avenir : elle se rap-

[1] Hélas ! c'est dans ces temps de travers et d'écart
Qu'à peine la jeunesse songe
A l'existence du vieillard.

Collé, *Dupuis et Desronais.*

pellera tout pour vous ; elle verra tout pour vous ; elle prévoira tout pour vous : modèle vivant de votre conduite, elle réglera toutes vos démarches. Au lieu de cette inconstance qui vous rend à chaque instant si différent de vous-même, être bizarre, énigme inexplicable à tous ceux qui vous environnent ; à son école, vous acquèrrez cette égalité d'ame, bonheur du sage ; cette fermeté vraiment philosophique qui fait les hommes, cette uniformité de pensées, de sentimens, d'affections et d'actions, qui toutes tendront au même but ; c'est-à-dire, à l'ordre moral et social :

voilà ce que j'appelle les mœurs privées, et voilà ce qui produit les mœurs publiques. Mais ce n'est pas en vous bornant à de froids témoignages extérieurs de civilités, de révérences autorisées par l'usage, et trop souvenr démenties par le cœur; c'est en croyant de bonne-foi le vieillard; c'est en l'imitant, en profitant de son expérience; c'est en le regardant comme votre père, votre maître, que vous le respecterez comme il convient: voilà le vrai respect qui lui est dû; voilà le respect qui maintient les mœurs publiques; voilà ce qui fit la gloire et le soutien des prin-

cipales villes, des premiers états du monde. Telle est la loi suprême du Créateur à laquelle toute la nature est soumise; sans le respect pour la vieillesse, beaucoup de maux, comme sans les mœurs; avec lui, comme avec les mœurs, beaucoup de biens. O homme! malgré les rides de l'âge qui te défigurent, je reconnois toujours en toi le sage utile à l'état, l'appui du trône et du peuple, le défenseur de la religion et des mœurs, l'exemple de la vertu et l'effroi du vice. Prudence politique, amitié fraternelle, zèle pour la patrie, courage, obéissance, subordination,

vertus essentielles, vous êtes son plus bel ouvrage ; c'est par le respect pour la vieillesse que je vous vois dominer, affermir l'état, et en rendre les sujets heureux par le maintien des bonnes mœurs. Et toi, fille des dieux, l'Olympe étoit ton séjour de prédilection ; le respect pour la vieillesse te fera trouver des charmes dans nos terres ; il s'est enfui loin de nous, ce monstre altéré de sang et de carnage : en vain chercheroit-il toujours parmi nous des victimes à sa fureur, ce fléau redoutable, que les vœux de tous les peuples écarteroient toujours, si les vœux de tous les hommes

méritoient toujours d'être exaucés ; assez et trop long-temps, il servit d'instrument à l'ambition des Alexandres, à la vengeance des Darius, à la cruauté des Fulvius, à la jalousie des Édouards, etc. Il nous assiégeoit, hélas ! nous nous le rappelons encore, portant le fer et le feu, non pas dans nos villes, non pas au milieu de nos campagnes, mais désolant notre marine, épuisant notre commerce, notre crédit, notre argent, troublant le repos du jeune monarque qui nous gouverne, empoisonnant le commencement du plus beau règne, dérobant à une mère des

enfans dont l'absence est pour elle une mort continuelle, l'époux à son épouse : tout prévenoit leurs vœux ; tout flattoit leurs desirs ; l'amour avoit semé de fleurs leur couche nuptiale, et l'aurore réveilloit chaque jour avec eux de nouvelles jouissances. Ah ! que le ciel ne fût-il plus avare pour eux ! Si tandis que la fortune sourioit à leurs vœux, le bonheur devoit être de si courte durée, semblables au malheureux Jonathas, ils n'avoient fait que goûter un peu de miel, et voilà qu'ils mouroient. Il nous assiégeoit ; mais un vieillard, avant de fermer sa paupière, lui

imposoit des conditions : enfin, ou il est détruit pour jamais, ou il ne reparoîtra que porté sur les ailes de la justice pour la défendre et la maintenir.

O pouvoir du respect pour la vieillesse ! Idoménée applaudit autrefois aux conseils de Mentor; les Manduriens furent vaincus sans combat ; ils mirent bas les armes : la sagesse et la vertu avoient parlé ; toutes les passions se calmèrent ; les ressentimens se changèrent en amitié et en desirs de paix durable ; les chefs ennemis se réunirent ; ils reçurent de la main de Mentor l'olivier sacré ; la justice et la

paix

paix ont fait alliance entre elles.

Réunion délicieuse, alliance si desirée du monarque et de ses sujets, ne trompez jamais nos vœux. Puisse la jeunesse dans ses transports ne porter jamais atteinte au bonheur de la paix, fruit du respect pour la vieillesse!

Aimable philosophe, digne ami de la paix, pourquoi votre projet (1) a-t-il paru chimérique? pourquoi l'est-il en effet? Qu'il est glorieux pour vous d'avoir ainsi rêvé, et qu'il est malheu-

---

(1) Projet de paix perpétuelle entre les potentats de l'Europe, par l'abbé de Saint-Pierre.

reux pour nous de ne pouvoir profiter de vos rêves!

Le cardinal Dubois appeloit les projets de l'abbé de Saint-Pierre, les rêves d'un homme de bien. Il seroit à souhaiter, pour l'honneur de cet heureux parvenu, qu'il eût fait de pareils rêves. Mais plusieurs approuvent le bien, et sont loin de le pratiquer.

FIN.

PENSÉES D'YOUNG

SUR LA VIEILLESSE,

Et réfutation des mêmes Pensées.

I.

» Le ciel nous favorise-t-il en
» nous laissant passer le terme
» ordinaire de la vie ? Devons-
» nous nous applaudir de rester
» encore debout sur des jambes
» débiles et fatiguées de nous
» porter, après l'heure où le gen-
» re-humain a coutume d'aller
» se reposer ? Peut-être le ciel ne
» laisse-t-il vivre si long-temps
» que ceux qui le méritent le
» moins. «

OUI, c'est une faveur que de vivre au-delà du terme ordinaire de la vie. Qu'importe que nos jambes soient débiles et fatiguées de nous porter ? L'homme agit moins par le corps que par l'ame : c'est elle qui le constitue. A quelque âge qu'il parvienne, s'il a conservé son ame, il a sauvé du ravage des ans, tout ce qu'il avoit de plus précieux. Il est plus riche que celui qui n'a qu'une belle maison, sans avoir de beaux meubles. Il n'est point d'heure où le repos soit prescrit à l'homme ; tant qu'il vit, il doit travailler autant qu'il est en lui (1).

(1) Voyez pages 72 et 73.

II.

» Le monde est usé pour le
» vieillard : le vieillard est usé
» pour le monde. Le monde le
» quitte, comme on voit les
» souris déserter une maison qui
» tombe en ruine. Si nous enten-
» dions nos intérêts, nous nous
» retirerions du monde, comme
» les abeilles quittent la fleur
» dont elles ont épuisé les sucs.
» Au lieu d'attrister les places pu-
» bliques de notre présence im-
» portune et fâcheuse, renfer-
» mons-nous et devenons inac-
» cessibles. Par amour-propre,
» il faut nous anéantir d'avance.
» Plus nous oublions notre âge,

» plus les autres le remarquent.
» Nous paroissons plus vieux en-
» core aux yeux du jeune-hom-
» me, quand nous voulons l'i-
» miter. «

Le monde est usé pour le vieillard. Ce n'est pas faire l'éloge du monde que d'être obligé d'en convenir : mais il est faux que le vieillard soit usé pour le monde. Je crois avoir démontré que le vieillard étoit plus utile et plus nécessaire au monde que le jeune-homme le plus heureusement né. Cicéron l'a mieux démontré dans son beau traité de la vieillesse. Le monde quitte le vieillard ;

pourquoi ? parce que le vieillard n'est plus le partisan de ses faux prestiges. En cela, le monde doit-il être comparé aux souris? Celles-ci ne désertent la maison qui tombe en ruine, que parce qu'elles n'y seroient plus en sûreté, et qu'elles n'y trouveroient plus de quoi alimenter leur existence. L'homme est propriétaire de deux maisons : l'une que j'appellerai le corps, est sa maison de plaisance et des illusions ; l'autre, que j'appellerai l'ame, est le temple de la vérité. La première n'est faite que pour la belle saison ; l'autre est celle de tous les temps, et un port assuré con-

tre les tempêtes humaines. Le monde fait bien de quitter la première demeure; mais il agiroit sagement en se fixant à la dernière. Quelle est noble dans le vieillard! C'est dans son sein que la jeunesse est en garde contre les revers qui n'accompagnent que trop souvent cet âge de la folie. J'ai déja répondu à la pensée suivante (1): vieillards vénérables, ne vous renfermez pas; loin de devenir inaccessibles, allez plutôt, comme ces anciens Romains, haranguer le peuple sur les places publiques, et lui

---

(1) Relisez chap. I, page 68 et suiv.

remontrer publiquement ses devoirs, lorsqu'il n'a pas su vous écouter en particulier. Que l'amour-propre ne vous domine point; ne vous anéantissez point d'avance : le reste de vos jours appartient à la société, dont vous êtes les plus dignes appuis.

Oubliez votre âge, et soyez sûrs que les autres ne le remarqueroient jamais qu'à votre insouciance pour leurs intérêts. Nous paroissons plus vieux aux yeux du jeune-homme, quand nous voulons l'imiter. Eh bien! ne l'imitons pas. Soyons plus sages que lui : la sagesse ne vieillit jamais.

III.

» A quoi bon chercher de nou-
» veaux amis dans la vieillesse ?
» La triste amitié que celle qui se
» forme aux bords de la tombe
» qui va l'engloutir ! Quelle dou-
» ceur y a-t-il dans les déplo-
» rables embrassemens de deux
» êtres qui vont périr ? C'est se
» rendre la mort plus amère, et
» se préparer les douleurs d'une
» double séparation : celle de
» l'ame et du corps n'est pas
» plus cruelle. — Vous prétendez
» en vain à l'amitié des jeunes-
» gens. S'ils vous recherchent,
» c'est pour s'amuser de vous :

» ou bien, ils s'adressent à vous
» comme à des tables chronolo-
» giques qui leur apprennent les
» dates des événemens du temps
» passé. Cherchez vos amis dans
» des vieillards de votre âge, ou
» désespérez d'en trouver. «

Je ne dirai point qu'il faille chercher de nouveaux amis dans la vieillesse, mais se contenter de ceux qu'on a. L'amitié n'est jamais triste que dans les revers qui affligent l'ami : elle se console des rigueurs de l'âge ; ou plutôt, elle n'a pas le temps d'y penser, parce qu'elle ne s'occupe que du vrai, méprisant tout ce qui s'appelle frivolité. J'ai vu des

vieillards amis, et je n'ai rien vu de plus solide ni de plus doux que leur union : c'étoit l'or le plus pur séparé de l'alliage. Pourquoi la mort est-elle amère ? c'est que l'amitié ne l'accompagne presque jamais. Ce n'est pas à l'amitié des jeunes-gens qu'il faut prétendre, quand on est vieux ; mais à leur utilité. Vengeons-nous de leurs injures en leur faisant du bien : cette vengance est celle des héros. Il est des amis dans les vieillards, ou il n'en fut jamais dans le monde.

I V.

» L'ESPÉRANCE est le sou-
» tien de la vie : elle fait des pro-
» diges.

» diges. Sans bonheur elle rend
» l'homme heureux. Les plai-
» sirs de nos premières années
» étoient-ils quelque chose de
» plus réel que de vaines promes-
» ses de bonheur qu'elle nous fai-
» soit hardiment au nom du len-
» demain ? L'espérance meurt
» dans la vieillesse. «

De quelle espérance s'agit-il, en parlant de celle qui meurt dans la vieillesse ? Est-ce l'espérance des plaisirs ? Chaque âge n'a-t-il pas les siens ? Jusqu'à la mort, le vieillard peut en espérer qui lui soient propres. Est-ce l'espérance d'une longue vie ? La vie fait-elle

donc le bonheur de l'homme ? L'espérance du vieillard est d'autant plus noble et plus consolante, qu'elle a l'immortalité pour fondement, et le desir d'être bientôt éloigné pour jamais d'un monde sur lequel on ne peut compter.

V.

» COMME la colombe de Noé,
» les vains desirs que le vieillard
» envoie hors de lui chercher le
» bonheur, ne trouvent point de
» lieu dans le monde où se repo-
» ser : il faut qu'ils rentrent dans
» son cœur. «

HEUREUX le mortel qui, pour trouver de vrais plaisirs, est

obligé de rentrer dans son cœur, et d'y faire rentrer ses desirs ! Il n'est jamais trompé. Le vieillard vertueux n'a point de plus sûre consolation.

VI.

» QUAND les infirmités chas-
» sent le monde loin de nous, ou
» que la maladie nous relègue
» dans notre demeure, ne pour-
» rons-nous avoir le courage d'y
» rester seuls ? N'est-il pas temps
» de nous préparer à mourir, à
» soutenir l'entrevue de Dieu ?
» La sagesse ne peut ajouter un
» seul jour à notre vie ; mais elle
» peut en alléger le fardeau, et di-
» minuer les terreurs de la mort. «

NOUS ne pouvons rester seuls, quand le monde même qui nous fuit, a besoin de nous. Le servir, avoir à cœur ses véritables intérêts, c'est travailler à le rapprocher de nous, et nous y parvenons tôt ou tard. Quelque injuste qu'il soit, le monde ne tarde pas à se tourner du côté qui lui est le plus avantageux, graces à la vérité, dont le flambeau n'est pas éteint partout. Il est encore des sociétés où le vieillard est préféré à la folle jeunesse. Nous ne pouvons mieux nous préparer à mourir, à soutenir l'entrevue de Dieu, qu'en travaillant jusqu'à la mort

à entasser pour ainsi dire bonnes œuvres sur bonnes œuvres : telle est la vraie sagesse, qui allégera le fardeau de notre vie, et diminuera les terreurs de la mort. L'homme vertueux, qui emporte les regrets de tout le monde, meurt content, ou plutôt il ne meurt point ; il ne fait que passer d'une vie pleine de revers, à une autre dont le bonheur est pur et inaltérable.

VII.

» NE fût-ce que pour soutenir
» avec décence la dignité de la
» nature humaine, dont il ne con-
» vient pas d'exposer en public

» les foiblesses et la décadence, » les vieillards devroient se cacher dans la retraite, s'en envelopper comme d'un voile, » et disparoître du monde avant » de descendre dans la terre. Le » vieillard décrépit ne peut plus, » sans se compromettre, se familiariser trop avec le public. » Quels liens d'intérêts ou de » cœur peut-il avoir avec ceux » qui sont dans la jeunesse ou » dans la force de l'âge ? aucun ; » et dès-lors, quelles douceurs » peut-il trouver dans leur commerce ? C'est vouloir, comme » Mézence, unir les morts aux » vivans. «

JE compare la vieillesse à ces monumens antiques dont on respecte jusqu'aux plus foibles débris. Rome, la Grèce et l'Égypte, peuvent encore en imposer à l'univers par ces restes précieux de leur ancienne splendeur. Sans doute les graces de la jeunesse ont de quoi charmer : mais j'aime encore mieux la noble admiration, ce respect, cette profonde vénération, qui élèvent l'ame à la vue d'une tête blanchie par les ans. D'un côté, je vois l'arbre paré de fleurs, et j'éprouve du plaisir : de l'autre, je le vois chargé de fruits. Lecteur, j'en appelle à votre témoignage ; cette der-

nière jouissance ne l'emporte-t-elle pas sur la première? Jamais le vieillard le plus décrépit ne se compromettra en se familiarisant avec le public qu'il voudra éclairer. Ne faudroit-il donc se lier avec les autres que par intérêt, ou par vanité ? De tels motifs de liaison ne seroient pas honorables. Alcibiade aimoit les autres pour lui-même, et on ne l'aimoit pas. Le vieillard aimera, recherchera les autres pour eux-mêmes ; et il en sera honoré, béni. Quelle douceur dans le commerce des jeunes-gens ? — Celle de leur faire du bien.

VIII.

» UN vieillard qui se croit encore du monde et faire partie » de la société, est aussi ridicule » qu'un homme qui, après avoir » fait débauche toute la journée, sort ivre sur le soir, voit » le soleil à son couchant, et s'imagine qu'il se lève. «

LA comparaison du vieillard qui se croit encore du monde et faire partie de la société, n'est pas juste, à moins qu'on ne compare le sage à un homme ivre. Qu'il s'en faut que l'ivresse approche de la sagesse !

IX.

» LE cadran ignore l'heure qu'il » nous montre : ainsi le vieillard, » par ses infirmités, montre à » tous les autres, excepté à lui » seul, à quelle heure en est la » journée de sa vie. Un homme » célèbre parmi les modernes » tomba en démence dans sa » vieillesse ; et quand il passoit » devant une glace, il s'écrioit » d'un ton de pitié : le pauvre » vieillard ! Il ne savoit pas que » c'étoit lui qu'il voyoit : voilà » notre histoire. «

JE n'entends parler, en faisant l'éloge de la vieillesse, ni d'un

vieillard aveugle et orgueilleux, ni d'un vieillard tombé en démence.

X.

» DEMANDEZ aux billets funéraires ce que c'est que la vie » humaine. La connoissance du » monde nous fait aimer la retraite : l'expérience de la vie » nous réconcilie avec le tombeau. Mon cœur est dégagé de » ses liens : comme le vaisseau, » qui, dès que le cable est coupé, » ne demandeplus qu'un heureux » passage et un vent favorable ; » prêt à cingler vers le port d'où » nul mortel ne revient, j'attends » le signal du maître de mes jours.

» O toi, vieillard de mon âge, » mon ami, mon parent, (car il » ne m'en reste plus de ceux que » la nature m'avoit donnés) viens » dans mes bras : en quelque lieu » que tu sois, je te serre contre » mon sein. Les lieux ni la ma- » tière ne peuvent séparer les es- » prits : c'est en vain que de vastes » mers roulent entre nous ; nos » ames sont unies et se touchent. » Je t'embrasse pour la dernière » fois. Adieu : adieu pour la der- » nière fois. «

LES billets funéraires nous disent que la vie n'est rien moins qu'assurée. La connoissance du monde

monde nous fait aimer la retraite, c'est-à-dire, l'éloignement des erreurs du monde, et non la fuite de la société. L'expérience de la vie réconcilie avec le tombeau : le vieillard n'est donc par là même que plus tranquille, et son sort n'en est que plus digne d'envie. O mon cœur ! quand seras-tu dégagé des liens qui t'attachent encore à un monde dont tu n'as jusqu'ici éprouvé que l'ingratitude et la perfidie? Comme le vaisseau, dont le cable est encore entier, je voguerai sur cette mer fertile en écueils, puisqu'il n'est pas possible de la fuir ; mais je les éviterai autant qu'il sera en

moi. Puisse mon passage être heureux et le vent ſavorable ! je me disposerai toujours à cingler vers le port, et j'attendrai, avec la sécurité d'une ame philosophe, de la philosophie des sages, le signal du maître de mes jours. O toi ! vieillard toujours aimable, (1) mon maître, mon confrère, mon seul ami, (car je n'en trouverois point qui te valussent parmi ceux de mon âge) que ne

---

(1) M. L. C..... auteur de la meilleure traduction de *la Consolation de la Philosophie.*

Ce livre se vend à Paris, chez Gogué et Née de la Rochelle, libraires, rue du Hurepoix.

suis-je auprès de toi ! Je jouirois de ton expérience ; mon ame seroit alimentée par tes sages avis, tu saurois y entretenir cette paix qui fait le charme de la vie au milieu même des revers ; je t'entendrois me répéter dans tes conversations utiles et agréables, le langage de ce philosophe consolateur, dont ta plume élégante a traduit si fidèlement l'immortel ouvrage.... En quelque lieu que tu sois, je te serre contre mon sein. Les lieux ni la matière ne peuvent séparer les esprits. Nos ames sont unies et se touchent. Lis mon ouvrage ; il est digne de toi par les sentimens qui me l'ont

dicté, et par la douce morale qu'il contient. Je t'embrasse ; ton ombre même me seroit toujours chère.

FIN DES PENSÉES.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de monseigneur le Garde des Sceaux, un manuscrit qui a pour titre : *l'Ami des Vieillards, par M. l'abbé Roy, censeur royal, &c.* Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 15 janvier 1784.

DE SAUVIGNY.

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos amés et féaux conseillers, les gens tenant nos cours de

parlement, maîtres des requêtes ordinaires de notre hôtel, grand-conseil, prévôt de Paris, baillifs, sénéchaux, leurs lieutenans civils, et autres nos justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé le sieur abbé Roy, censeur royal, etc. nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer et donner au public une *Collection des Moralistes modernes*, revue, corrigée et commentée ; s'il nous plaisoit lui accorder nos lettres de privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'exposant, nous lui avons permis et permettons de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, et de le vendre, faire vendre par tout notre royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent privilège, pour lui et ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à personne ; et si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'acte qui la contiendra sera enregistré en la chambre syndicale de Paris, à peine de nul-

lité, tant du privilège que de la cession; et alors, par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent privilège sera réduite à celle de la vie de l'exposant, ou à celle de dix années à compter de ce jour, si l'exposant décède avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux articles IV et V de l'arrêt du conseil du 30 août 1777, portant réglement sur la durée des privilèges en librairie. Faisons défenses à tous imprimeurs, libraires, et autres personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou de faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit ouvrage sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse et par écrit dudit exposant, ou de celui qui le représentera; à peine de saisie et de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra

être modérée, pour la première fois ; de pareille amende et de déchéance d'état en cas de récidive, et de tous dépens, dommages et intérêts, conformément à l'arrêt du conseil du 30 août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la communauté des imprimeurs et libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre royaume et non ailleurs en beau papier et beaux caractères, conformément aux réglemens de la librairie, à peine de déchéance du présent privilège ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher et féal chevalier, garde des sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMESNIL, commandeur de nos ordres ; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans no-

tre bibliothèque publique, un dans celle de notre château du Louvre, un dans celle de notre très-cher et féal chevalier, chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU, et un dans celle dud. sieur HUE DE MIROMESNIL. Le tout à peine de nullité des présentes, du contenu desquelles vous mandons et enjoignons de faire jouir ledit exposant et ses hoirs pleinement et paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit ouvrage, soit tenue pour duement ſignifiée, et qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés et féaux conseillers-secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre huissier ou sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis et nécessaires, sans demander autre permission, et nonobstant clameur de haro, charte Normande et lettres à ce con-

traires; car tel est notre plaisir. Donné à Versailles, le onzième jour du mois de février, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-quatre, et de notre règne le dixième. Par le roi en conseil.

Signé LEBEGUE.

Régistré sur le registre XXII de la chambre royale et syndicale des libraires et imprimeurs de Paris, n°. 197, fol. 51, conformément aux dispositions énoncées dans le présent privilège; et à la charge de remettre à ladite chambre, les huit exemplaires prescrits par l'art. CVIII du Réglement de 1723. A Paris, ce 6 mars 1784.

LE CLERC, *syndic.*





